



2023 - 2024

Diplôme Universitaire

ÉCRITURE CRÉATIVE ET MÉTIERS DE LA RÉDACTION

Mémoire de fin de formation

L'ATELIER, UN LIEU UTOPIQUE ?

EMILIE FAU

Direction : Virginie Gautier / directrice

Soutenu le 1er Juin 2024 à CY Cergy Paris Université

Jury : Virginie Gautier et AMarie Petitjean

« L'atelier est un lieu utopique. »¹

Émancipations par l'utopie : engagements en ateliers d'écritures

TABLE DES MATIÈRES :

PROLÉGOMÈNES	2
<i>Résumé.....</i>	<i>2</i>
<i>Qui parle ?</i>	<i>3</i>
<i>Écosystème de recherche.....</i>	<i>5</i>
<i>Prémisses – intuitions – Pré-histoire</i>	<i>8</i>
DÉSIRS, DÉSORDRES	13
<i>Petite note sur les distinctions que j'ai pu faire sur les différents types d'ateliers :</i>	<i>18</i>
POUVOIRS	22
APPARITIONS	25
LA NEUTRALITÉ N'EXISTE PAS	30
AMÉNAGER DES UTOPIES	38
<i>Conclusion – risquer.....</i>	<i>42</i>
ANNEXES : PAROLES D'ANIMATEUR·ICE·S D'AUJOURD'HUI	45
<i>Imagerie et métaphores : (d)écrire... ..</i>	<i>45</i>
<i>En trois mots, quel·le·s sont.....</i>	<i>48</i>
ANNEXES : GLANAGES	65
BIBLIOGRAPHIE	77
<i>Ouvrages</i>	<i>77</i>
<i>Articles.....</i>	<i>78</i>
<i>RESSOURCES EN LIGNE.....</i>	<i>78</i>

¹ BING Elisabeth, ...et je nageai jusqu'à la page (vers un atelier d'écriture), Paris, éditions des femmes, 1976

PROLÉGOMÈNES

RÉSUMÉ

Cette recherche part du constat de la puissance émancipatrice qui se développe dans les ateliers d'écriture² ; les ateliers se développent sous des formes variées, avec des objectifs multiples. Ainsi, que les écritures qui s'y déploient soient fictives, thérapeutiques, dites de « littérature grise », balbutiantes ou érudites (et chaque frontière se trouve être poreuse et flexible entre ces distinctions, qui ont des rapports non pas hiérarchiques mais topographiques entre elles) : en somme, l'écriture mène à soi comme elle part de soi, et c'est un mouvement entre chaque personne présente et chaque texte qui se joue en ateliers, une relation aux multiples facettes, orchestrée pour partie par la ou les personne(s) en postures d'animation. Les ateliers d'écriture en général ont été observés, décortiqués et étudiés dans différents ouvrages notamment celui de Claire Boniface, et je cherche à faire une observation ici sous l'angle d'une pédagogie potentiellement féministe qui pourrait tendre à certaines utopies. Je m'intéresse dans ce mémoire à des ateliers qui, s'ils ne se revendiquent pas militants ouvertement, me semblent être mus par certains points communs, par une forme d'engagement, de gestes militants, de consciences politiques situées et de motivations à la croisée de l'intime³ et du politique également, infusant dans les choix qui sont fait et la façon dont ils sont menés, et qui incarnent peut-être certaines utopies féministes. En ce sens, je choisis de naviguer entre les formes d'écriture, de niveaux de langues, de choix grammaticaux, afin d'être cohérente avec ce que je défends par cette recherche. Ce mémoire est donc, à l'image des ateliers d'écriture, à la croisée de l'individualité et du collectif, de la clarté et du mystère, des intérieurs et des extérieurs, et je tenterai de dégager de ces tensions en quoi elles dessinent des utopies concrètes qu'il est possible de vivre et de faire vivre dans les ateliers.

² définis synthétiquement par Claire Boniface de cette façon : « le plus petit commun dénominateur des ateliers d'écriture est une situation où sont réunies plusieurs personnes qui prennent connaissance des textes écrits par des membres de l'atelier. » dans *Les ateliers d'écriture*, Paris, Retz, 1992 – et que je réécris ainsi : une situation où sont réunies au moins deux personnes qui écrivent et font preuve d'un regard

³ selon Elsa Dorlin, l'intime est le premier lieu du politique, l'endroit d'où tout le reste part (entretien avec Gisèle Vienne au Centre National de la Danse, 2023)

QUI PARLE ?

Puisque je serai celle qui raconte cette histoire, je prends le temps de contextualiser ma parole, dans un souci de transparence.

La plupart du temps je fais de la lumière pour le théâtre, on appelle ça « éclairagiste », ou « régisseuse ». Mon métier depuis 2016 est donc de manier les ombres et les lumières pour accompagner, tisser des liens, teinter des histoires qui sont racontées par des groupes artistiques à des spectateur·ice·s. Mon rôle est de créer une conduite lumière, c'est-à-dire une forme narrative, par le biais du langage de la lumière. Cette forme narrative et ce langage n'ont de sens qu'entremêlés aux autres langages en jeu : les mots, les corps, les sons, l'espace, et, bien sûr, les regards qui se posent sur l'ensemble.

Je rencontre les ateliers d'écriture à l'automne 2022, avec l'autrice Catherine Bédarida qui anime des ateliers d'écriture féministes⁴ avec la complicité de la librairie Violette & Co. On, un groupe de femmes, y discute de livre, on n'est pas d'accord, on écrit ensemble, on s'écoute avec attention, on se regarde dans les yeux. J'ai un coup de cœur pour cette pratique flamboyante, surprenante, riche, accessible, maline, puissante, menée comme telle par Catherine, puis par d'autres ensuite, sur mon parcours. Lors des ateliers que je fréquente, j'observe et j'écoute intensément celles qui les mènent, je scrute leurs façons de faire. Leur « métier »⁵ me fascine. L'envie de mettre les mains dans cette pratique me pousse à essayer d'en construire un. Je le propose à un groupe d'anciennes camarades de formation en prospective, je l'intitule *Rhizomes*. On y parle du Petit Prince, de racines souterraines, de choses qui se touchent, on écrit et on mélange les textes, on écrit en rhizomes. Je tâtonne. Je recueille les retours de mes camarades. Première expérience confirmant l'envie d'aller plus loin sur ce chemin. Mais si ce métier me fascine, j'ai envie d'en savoir plus, et pour apprivoiser le fantasme, je choisis de passer par le dialogue. Amélie Charcosset, animatrice dont les ateliers m'avait bouleversée, accepte de prendre le temps de me parler de sa pratique, au printemps 2023, il y a un an. Je choisis de me former à l'université. Étudiante à Cergy dans le diplôme universitaire intitulé « faire écrire », parcours entrelacé avec celui d'écriture créative sobrement intitulé

⁴ il n'y a pas un mais des féminismes. J'utiliserai ce terme au long de ce mémoire comme je le pratique, comme féminisme matérialiste.

⁵ aucune ne fait *que* de l'animation d'ateliers d'écriture. Écrire, publier parfois, enseigner, faire du drag ou de la performance, de la radio, des métiers qui n'ont rien à voir avec l'écriture (vraiment ?). L'animation est un métier satellite, un métier de la marge (marge dont je ne précise pas la taille, que chacun·e y voit ce que vous voulez).

« écrire ». Cette formation, cet entraînement, ce parcours réflexif se mêle avec la mise en pratique d'ateliers que j'anime, dans différents contextes, en tâtonnements, en recherche.

Les expériences et les enseignements se succèdent, et une question se cherche. *pourquoi* les ateliers ? Qu'est-ce qu'il s'y passe qui les rend si forts ? Et toutes les autres questions qui gravitent autour, constellation en évolution continue des questionnements, des impressions, des fulgurances et des trous noirs. Le mémoire émerge.

Enfin, je parlerai dans ce mémoire depuis un endroit nécessairement situé, incomplet et biaisé⁶. J'ajoute que ma position perçue dans la société est : sexisée, valide, jeune et blanche.

Débutons l'histoire, en commençant par l'écosystème dans lequel elle s'inscrit...

⁶ j'ai été touchée par la déclaration des deux auteurs queers : « Nous envisageons la recherche-crédation comme un espace de liberté radicale dans lequel la remise en question des *a priori* de l'institution universitaire fait partie intégrante de la démarche. Nous refusons les structures rigides : nous faisons le pari que la pensée rigoureuse et articulée existe dans les zones de frottement entre les disciplines, dans les interstices de recueillement et de questionnement, dans les notes écrites ici et là sur des papier adhésifs de toutes les couleurs, dans les intuitions intellectuelles qui impliquent un autre langage que celui auquel nous nous plions trop souvent. Nous sommes brouillons, inachevés, circulaires, désordonnés, car c'est souvent du désordre qu'émergent les idées et la beauté. », GRANDENA Florian et LANDRY Pierre-Luc, « Hétéronormativité, zoonormativité, homonormativité : fragment pamphlétaire à l'usage des hétérorristes et des hétéroflics », in *Savoir les marges. Écritures politiques en recherche-crédation*, p.57-72

ÉCOSYSTÈME DE RECHERCHE

Pour réaliser ce mémoire, ce cheminement, cette recherche, je suis entrée en contact avec une dizaine de personnes, par mail, proposant un temps d'une heure environ d'échange autour des pratiques d'atelier d'écriture.

À l'issue de l'entretien mené comme des discussions spontanées, j'ai ensuite envoyé par mail une liste de « questions » réparties en trois catégories, et que j'ai déterminées en Janvier 2024 et tenues jusqu'au dernier entretien en Avril 2024, même si j'ai senti des mouvements qui m'ont donné envie d'en reformuler, d'en faire d'autres. Ce protocole d'enquête a donné lieu à de nombreux échanges et des singularités dans les façons de répondre également – comme en atelier d'écriture. J'ai donc reçu en parallèle des questions plusieurs textes, que je reproduis en annexes, et qui font échos aux réponses aux « questions » combinées en fin de mémoire dans la partie « paroles d'animateur-ice-s d'aujourd'hui ». L'égrégore qui émane de ces réponses a infusé dans le reste de ce projet de recherche, nos voix se mêlent. Quoi qu'il en soit : un immense merci à chacun·e pour les mots partagés.

Milady Renoir – autrice, animatrice, coordinatrice de feu le réseau Kalame (en Belgique), militante, collaboratrice avec l'association *Littérature etc.* (Paris, Nantes) – <https://miladyrenoir.org/>

Hajar Azell – romancière, co-fondatrice de orient.com, animatrice d'ateliers d'écriture en milieu universitaire et scolaire, et du cycle d'ateliers pour l'espace Awal sur les questions des identités en 2022

Aliette Griz – auteur·e et animateur-ice d'ateliers d'écriture contaminés/contaminants et engagés/engageants (Belgique) – <https://aliettegriz.com/portfolio/thinking-about-workshops/>

Claude Enuset – metteur en scène, animateur d' « ateliers d'écriture à vocation littéraire » à Bruxelles (Belgique)

Amélie Charcosset – autrice, animatrice d'ateliers d'écriture thématiques en ligne et à Lausanne (Suisse), ouverts à tous·tes, créatrice d'outils de créativité, de réflexivité – <https://ameliecharcosset.com/>

Claire Frédéric – affûteuse de plumes au Centre Socialiste d'Education Permanente (C.E.S.E.P.) en Belgique, a.s.b.l. (équivalent d'une association loi 1901 en France) pour des ateliers d'écriture professionnels, d'accompagnement de collectifs, de presse alternative, d'O.L.N.I. (objets littéraires non identifiés) – <https://www.cesep.be/>

Beevy Jalma – auteure et animatrice d'atelier(s) d'écriture pour tous, France et pays francophones – <https://www.latelierdebeevy.fr/>

Mille Zhong – acteur-ice, auteur-ice, animateur-ice d'ateliers d'écriture dans le *collectif les pieuvres*, co-directeur-ice de la compagnie de théâtre/danse queer et féministe *88 mètres par seconde*

Margot Ferrera – poétesse et co-fondatrice de l'association Mange Tes Mots – Ateliers d'écritures et scène ouverte poétiques ouvert à tous·tes – <https://www.instagram.com/mange.tes.mots/>

Fatou Siby – fait de la performance, des ateliers d'écriture dans la compagnie Dans le ventre, des livres, des recherches

Et aussi, par leurs pratiques et les discussions informelles :

Catherine Bédarida – Association *Le bout de la langue* – Ateliers d'écriture LGBT Femmes et Ateliers d'écriture Paris Dimanche, Week-Ends – <https://www.leboutdelalangue.com/>

Mathilde Recton – *Littérature etc.*, association de défense du mariage – Les parleuses podcast, ateliers d'écriture et d'arpentage et de lecture-podcast ouvert à tous·tes, et festival annuel – <https://litterature-etc.com/>

Ainsi que :

Les discussions avec des camarades sur les sujets de l'engagement, de « à quoi ça sert » et de « comment », et « pourquoi » et des ateliers et de la vie... Celles et ceux qui m'ont aidée à aboutir aujourd'hui à ce texte : Catherine, Mélanie, Maé, Matthieu, Annaïg, Mari.

Je vous remercie chacun·e pour vos générosités et vos confiances ; le partage de mots, de sensations, de réflexions, de demi-tours et de virages, de ralentissements, de

rafraichissements, de doutes, de nuances, de microscopes, de télescopes, de révoltes, de douceurs, d'enthousiasmes... Vous m'avez aidée à penser, à rêver, à secouer, à cartographier mon sujet sur les ateliers d'écriture et l'utopie. C'est ainsi que l'utopie a pris de multiples couleurs, à travers vos enthousiasmes. Je salue ici la diversité de ces colorations, de ces postures, des doutes et des expériences-certitudes de chacun·e. Merci !

DES COLLECTIFS, A.S.B.L., ASSOCIATION ANIMANT DES ATELIERS D'ÉCRITURE... PARLENT D'ELLES-MÊME EN CES TERMES SUR LEURS SITES INTERNET, C'EST-À-DIRE SUR L'INTERFACE ENTRE ELLES ET LES UTILISATEUR·ICES, COLLABORATEUR·ICES... :

Espace Awal

Espace féministe, anti-raciste et sorore. Par la littérature, l'écriture et la parole, créons nos récits et entrons en action!

Le CESEP développe dans une perspective d'émancipation individuelle et collective la prise de conscience et la connaissance critique des réalités de la société ainsi que les capacités d'analyse et de participation active à la vie sociale, culturelle, politique et économique.

Le festival, etc.

Le festival thématique annuel, cousu main, dans les Hauts-de-France, Littérature, etc. diffuse le plus largement possible des littératures qui concernent tout le monde et/ou n'épargnent personne.

Les parleuses

Les Parleuses propose, en Île-de-France et dans les Hauts-de-France, des ateliers d'écriture, des ateliers de lecture par arpentage et des lectures-podcasts, comme autant de moyens d'avoir en mémoire notre patrimoine littéraire.

le festival Dire

Le festival DIRE, imaginé avec La Rose des vents, scène nationale de Villeneuve d'Ascq, met en lumière les écritures qui cherchent le corps. Et inversement.

LES AGGLOMÉRÉ·E·S



Subtil Béton est le fruit d'un travail entamé en 2007. Pendant quinze années, nous nous sommes regroupé·e·s en ateliers d'écriture féministes pour explorer par la fiction les univers collectifs de nos quotidiens, lieux de lutte et de vie autogestionnaires. Au fil des rencontres, le collectif a croisé la route de près d'une cinquantaine de personnes qui ont ponctuellement contribué à façonner ce roman d'anticipation, aggloméré et choral.

journal de mémoire - 21/02/24

Faire attention de ne surtout pas théoriser de façon trop générale, ni même générale du tout : c'est la variété des ateliers, des personnes les animants, des postures et démarches, des histoires, qui donne sa légitimité à ma recherche. Toute volonté d'uniformiser est un signe de domination or je ne domine rien du tout si ce n'est le contraire. Les ateliers et l'apprentissage autour sont de formidables leçons d'humilité.

PRÉMISSSES – INTUITIONS – PRÉ-HISTOIRE

À l'origine de ce mémoire donc, il y a eu l'intuition qu'une puissance demeure et se déploie au cœur et au fil des ateliers d'écriture créative tels que je les ai rencontrés et pratiqués aujourd'hui dans des pays francophones (France, Belgique, Suisse). Par puissance j'entends des potentialités émancipatrices, qui outillent, temporairement ou durablement, qui ouvrent et permettent de se déployer dans une expression de soi au monde, par l'écriture, mais pas seulement. Est-ce par leur structure ? Par le matériau écriture lui-même ? Ou alors, par les **postures** des animatrices⁷ ? Un peu de tout ça ?

Parallèlement à cette intuition, au début je trouve des points communs entre le travail des animatrices que j'observe et celui du travail de la lumière au théâtre que je pratique : la mise en œuvre d'outils induits par une ou plusieurs personnes et manipulés ensuite par plusieurs personnes à la fois. Ni la lumière, ni les ateliers d'écriture ne se font seul·e·s. C'est par la mise en commun, le déploiement collectif des outils qu'advient la **magie** de l'atelier. L'écriture est une pratique présentée comme solitaire et ce n'est pas faute d'alimenter le mythe du génie insulaire dans les cultures de la « bonne Littérature », consciemment ou non. Or il semble qu'un artisanat de l'écriture s'invente, se démocratise notamment aux États-Unis et en Angleterre où la « creative writing » est une discipline comme une autre depuis longtemps. Cependant, parmi les ateliers qui se développent en France, s'il y en a qui proposent d'apprendre à écrire, beaucoup n'ont pas cette finalité. Ils sont utilisés par des gens très différents, dans des institutions pour des publics variés, dans le milieu culturel aussi, dans des collectifs, dans des groupes informels.. Alors quoi ? Que font, et plutôt **comment** se font ces ateliers qui n'apprennent pas (que) à écrire mais qui transmettent quelque chose ? Quels mélanges adviennent pour que cette

⁷ j'utiliserai parfois le féminin générique au vu de la grande majorité de personnes se genrant au féminin parmi les personnes dont il est question, mais je garde aussi la liberté d'un usage fluide des pronoms et accords dans le texte concernant les personnes qui animent et celles qui participent. Je prends exemple ici sur l'autrice Clémentine Beauvais dans sa note ouvrant son livre sur la lecture et l'écriture jeunesse : « Étant donné que la majorité des auteurs jeunesse sont des autrices, que la majorité de mes étudiants en littérature jeunesse sont des étudiantes, que la majorité de mes participants en atelier d'écriture des participantes qu'un très grand nombre d'éditeurs jeunesse sont des éditrices, un très grand nombre de bibliothécaires, prof de français, instits, propriétaires de blogs et pages Instagram consacrés aux livres jeunesse, journalistes jeunesse, libraires jeunesse, etc., des femmes, que j'en suis moi-même une et qu'il est fort probable que mon lectorat pour ce texte soit très largement composé de lectrices, j'y utiliserai principalement le féminin générique ; je suis sûre que les lecteurs de ce texte qui sont évidemment les bienvenus, se réjouiront de cette plongée unique dans le ressenti quotidien de leur consœurs. » *Ecrire comme une abeille*, p.11

activité soit si attractive et efficace (même si elle n'est pas infaillible et fort heureusement⁸). Les animatrices connaissent et reconnaissent un certain nombre d'outils qu'elle savent manipuler, mais leur savoir-faire se situe aussi dans ce qu'elles font autour des propositions d'écriture, avant et avec. Est-ce le **mélange** d'outils quantifiables (des techniques listables dans des manuels par exemple) avec leurs savoir-faire et savoir-être inquantifiable (des pratiques qui s'apprennent en faisant, des « thèmes satellites »⁹) qui actionne la créativité des personnes présentes à l'atelier ? La créativité ne se dissocie pas de la **subjectivité**.

Et il y a aussi autre chose : l'usage, l'expertise de la manipulation des outils s'effectue tout en sachant qu'une part de ce qu'il se passe appartient entièrement à l'imagination des écrivain·e·s, une part impalpable, incontrôlable, insoupçonnée, mystérieuse, et que cette seconde part (immense, majoritaire, finalement) a des aspects imprévisibles, de nature intime, de l'ordre de l'ultra singulier puisque lié à des visions personnelles (in)conscientes : propres à chacun·e et inaliénables. L'atelier d'écriture peut chercher à entrer en contact avec les participant·e·s, à donner des outils, à ouvrir des portes (métaphoriques comme physiques) : il y a une part d'**intentionnalité** qui est à éclaircir. Car quels que soient les outils, ils ne font qu'être au service d'une série d'intentions, notion qui est centrale dans la préparation de l'atelier, et que l'on peut entendre à différents niveaux. Je ne parle pas d'une intention de résultat textuel, mais d'une intention transactionnelle : entre la ou les personnes qui proposent un atelier et celles qui y participent. Ces intentions, nommées aussi « objectifs » quand elles émanent de l'animateur·ice pour être distinguée des « attentes » des participant·e·s¹⁰, se comportent en boussole lors de la création, qu'elle soit consciente ou non, pour les animatrices et les structures accueillant les ateliers d'écriture. Il me serait intéressant dans une autre recherche d'enquêter sur ce qu'il se passe par/pour/chez les personnes qui fréquentent les ateliers d'écriture – et je dis fréquenter car ce n'est pas seulement l'écriture en atelier qui m'intéresserait alors, mais la richesse des rapports à ces espace-temps-ateliers, les écritures, les affects, les cheminements, les contrariétés... cependant, ce sera une autre recherche, un autre projet. Ici, je m'en tiens à

⁸ CHARCOSSET Amélie, « L'atelier d'écriture n'est pas une baguette magique », in Espaces réflexifs, situés, diffractés et enchevêtrés. Consulté le 16 Janvier 2024, à l'adresse <https://doi.org/10.58079/tjmn>

⁹ Réseau Kalame, « Regards collectés et tissés – un texte – une charte », dans la partie « interroger sa pratique, au-delà de l'entre-soi »

¹⁰ distinction faite par Milady Renoir lors de la journée de « formation-sensibilisation aux en-jeux de l'animation d'ateliers d'écriture » proposée par l'association Littérature etc. lors du festival 2023

observer ce qui se fait dans certains ateliers, et à écouter les personnes qui veillent sur ces espace-temps puissamment vivants.

Enfin, j'évoque ici les limites aux développements théoriques, qui demandent à être alimentés d'un regard critique et relatif aux situations spécifiques de chaque atelier, et ne valent que dans le cadre de leur production : un mémoire de fin d'année de diplôme universitaire qui est une ouverture pour moi pour la réflexion, la mise en pratique et l'analyse des pratiques en question. Je travaille ici à partir des récits qui ont été faits, des histoires que je me suis à mon tour reformulées et de ma propre capacité à les raconter par les mots écrits, à partir de mes observations, lectures, pratiques, et des réflexions qu'elles alimentent.

Les histoires sont la matière, à la fois trompeuse et fondamentale, et le langage est fourbe et indispensable.

Recueillir, écouter, tout en observant, en renvoyant des remarques, des idées, des réflexions, la sincérité de là où en est le travail, la recherche, la réflexion, et en sous-terrain la sensation (écrire ce 'mémoire' : comment ? — et en vérité la question est : avec qui ?). Mais avant, partir telle une taupe aveugle donc : creuser une galerie dans le monde des ateliers, vaste territoire aux contours mous. Poser des mots-questions avec mille échos. Si l'atelier était un établi ? Et l'animatrice un personnage ? Agripper un, plusieurs mots-terriers : utopie ? féminisme ? magie ? Ajouter des « s » : utopies, féminismes, magies : ateliers. Suivre les vibrations, la tendresse de la terre ou non, là où mes pattes s'accrochent facilement ou semblent avoir envie de s'y attarder. Poser la question, demander si on a le temps, l'envie d'en discuter. Avancer ainsi : parfois tourner en rond parce qu'à force de tourner dans le même sens aux croisement des galeries, je retombe sur le point de départ. Tourner de l'autre côté, essayer une nouvelle approche, comprendre d'un coup ce que je peux ou ne peux pas faire. Les nuances s'invitent, la prudence se cueille à un carrefour, des pépites pétillantes¹¹ à d'autres. C'est chaud sous la terre, il y a tant de vie ! Je marche aussi dans des traces, sur l'humus laissé par les saisons qui m'ont précédée, les mots prononcés, les livres publiés, les textes brûlés¹², les recueils de textes d'atelier imprimés avec attention, le papier décomposé et frais de tous les textes jamais lus... Un écosystème, vivant, vibrant. Des espaces plus larges accueillent plus de taupes, j'y fais des pauses bienvenues, je repars repue et affamée encore, à avoir moi aussi envie qu'il y ait plus d'endroits-moments comme ça dans la vie¹³. Puis retomber sur un croisement connu ; tourner en rond est chose commune sous la terre, mais loin d'être désespérante car ce n'est jamais la même poussière dans le même tunnel (l'eau, le pont, vous l'avez ?). Et donc que chaque mot compte, chaque mot de chaque atelier, chaque présence, chaque tunnel, chaque rencontre, chaque instant, chaque silence. Et puis déboucher subitement sur un espace plus grand, ouvert, avec d'autres taupes qui n'ont rien à voir avec les ateliers d'écriture ou d'autres qui les pratiquent depuis des années, se toper la main, papoter, refaire le(s) monde(s), repartir avec autant de questions qu'à l'arrivée, juste pas les mêmes. Puis aller plus loin dans cette galerie que j'avais bien aimé, sans expliquer pourquoi. Creuser encore, croiser encore. Tomber sur un os moisi dans la

¹¹ dans cet atelier, les gens se sentent inconditionnellement accueillies, que ce soit la première ou la cinquantième fois

¹² brûler un texte que l'on a écrit, s'en libérer parce qu'il a fait son usage

¹³ est-ce que c'est ça, l'utopie ? merci Amélie pour cette question

paroi parfois ; même les milieux littéraires branchés et jeunes ne sont pas exempts de violences sexistes et sexuelles, me dit-on (comment puis-je être surprise). Continuer le chemin quand même : mettre des gants, enfiler une lampe frontale bricolée, avec un faux contact et des piles à moitié vidées mais qui éclaire quand même l'obscurité, en bricoler d'autres, des petites lampes frontales, les personnaliser, en offrir tant qu'on peut autour de soi, réparer celles qui cassent, se relancer, se remettre en route, avec nos petites lampes frontales, chacun-e. Savoir que chaque poil de chaque taupe dessine une singularité unique, sous la lumière des petites lampes frontales, mais aussi en dehors — savoir aussi que les violences ne sont jamais loin si l'on ne fait pas attention, et que même quand on fait attention, on heurte, parfois ; savoir entendre ça et prendre soin quoi qu'il arrive. Et quand l'endroit est doux, les camarades proches, rester caché-e-s ? Ou faire de gros tas de terre dans les jardins trop tondus, trop volontairement ignorants des violences qu'ils perpétuent et valorisent ? Ne pas laisser les jardiniers du roi nous raser le museau, se faufiler quoi qu'il arrive, essayer de donner envie à d'autres ? Et puis on se fait confiance souvent, entre taupes, mais comme le reste : ça se construit et ça bouge, c'est vivant, ça s'actualise sans cesse. On partage des coins dans des galeries qu'on décore et où on se donne les outils pour décorer à nos façons, pour se reposer aussi, se faire du bien, s'amuser, jouer, se savoir (en se regardant, en s'écoutant, en s'acquiesçant) — et on repart chacun-e sur son chemin. On chérit les endroits qui nous laissent être les taupes qu'on est, on se barre de ceux qui nous veulent autrement. On sort parfois le nez au soleil. Je sors parfois le nez au soleil, je retrouve la multiplicité possible des ateliers, des gens qui les mènent, des gens qui les vivent, des gens qui cherchent, des gens qui écrivent, des gens qui disent à voix haute, forte, cassée, douce, amusée, mutine, vénère, brûlante, accueillante, silencieuse. Je chéris cette multiplicité, un instant, et je replonge mon nez de taupe sous la terre, entre les feuilles (d'automne, sur la table), les galeries (entre les touches d'un clavier, entre les étages des lieux collectifs) et les lignes de fuite (sur la page blanche d'un ordinateur, au bout du corps).

DÉSIRS, DÉSORDRES

Est-ce que se demander « pourquoi on monte des ateliers d'écriture¹⁴ » revient à se poser la question de « pourquoi les humain·e·s ont cherché à se rassembler autour du feu pour se raconter des histoires » ? Est-ce que les ateliers d'écriture pourraient être une des versions modernes de ces rituels mémoriaux, fantasmés ou non ? Et pourquoi ce rituel ? A part pour tenter de (se) guérir, de (se) rassurer, de (s')outiller, de (se) partager, de (s')émanciper ? Ou alors pas, rien de tout cela, et les motivations sont prosaïques, tempérées, voir, « boutiquières » comme le craint et s'en défend Virginie Lou-Nony, animant des ateliers auprès de jeunes dans les années 80 déjà ?... Est-ce qu'il existe seulement une réponse ? Je crois, comme dans le reste, qu'une seule réponse n'existe pas, et c'est tant mieux...

Faire place au doute, à la rêverie face aux flammes intérieures autour du feu collectif. Laisser glisser ses mains proche du feu, vers là où d'autres mains se tendent aussi, chacune à sa façon. Disparaître dans la pénombre quelques mètres derrière, dans les nuits du silence fendu par les bêtes nocturnes qui prennent parfois la parole, en ateliers. Ou alors approcher nos visages plus près du feu, se laisser voir, se laisser effleurer par d'autres, les yeux dans les yeux, les oreilles dans les oreilles, les détails des visages de nos récits caressés par la lumière incandescente. Des mots dans des papiers pliés circulent de mains en mains, les empreintes digitales dessus se mêlent, perdent traces, retrouvent traces — et le feu grandit et s'amenuise au fil de la nuit du récit, parfois le relancer, ou alors le laisser disparaître jusqu'à la prochaine fois, savourer la traînée de son odeur dans l'air, familier ou pas, retrouvable ou pas. Parfois c'est l'odeur du plastique brûlé qui flotte, celle des poubelles renversées, celles des mots qui ne peuvent se dire que sur les murs à force de n'être pas écoutés, parfois on les amène, en atelier, on se les partage on les frappe contre nos poitrines on les laisse éclater, parfois on se tâche, parfois on se coupe — ça arrive c'est la vie — parfois on essaye encore, parfois on a besoin de souffler, parfois c'est pas le moment, parfois on croit pouvoir et en fait non — parfois on dit — on regrette — on redit. On se souvient de mots de

¹⁴ j'utiliserai « atelier d'écriture » au sens large de tous les ateliers où se joue l'écriture, sans découper les ateliers dans les sous-catégories parfois utilisées pour différents besoins (écriture thérapeutique, créative, professionnelle...) qui ne sont pas pertinentes ici

courage, on s'enveloppe de mots que d'autres ont eu le courage de sortir, on sent qu'on pourrait parler de soi, parler des mondes, écrire sur avec et grâce à tout ça, rêver ensemble, peut-être, autour du feu et avec tous nos feux intérieurs. Parfois ce sont les mots des rêves d'enfants, de meilleures amies qui se marient et adoptent deux enfants¹⁵, d'une destructrice de planètes, d'une petite fille qui attend le retour du marché de son père, d'un mantra d'espoir qui se lit derrière des symboles. parfois c'est juste doux d'apprendre un nouveau mot ensemble, d'écouter les histoires des autres, d'être embarqué-e-s par les feux des autres, d'être fièr-e-s des feux posés sur le papier et de ceux à venir.

Les ateliers d'écriture sont potentiellement des lieux-moments où s'inaugure poétiquement un espace de soin donné aux rêveries¹⁶ collectives et aux rêveries individuelles, en croisements, entrecrocs et fleurissements : par le jeu du langage qui circule, qui résonne et s'échange. C'est un lieu-moment où les subjectivités peuvent peut-être se désaliéner pour un temps, elles peuvent parler pour elles-même, on y cherche à toucher au sincère, si on veut bien, parfois on accepte de tomber des masques, parfois pas. C'est un lieu-moment où l'on arrive avec nos énergies du moment et où elles sont accueillies comme telles¹⁷, où l'on peut se raconter être autre et où l'attention portée sur les singularités est centrale, garantie par la ou les personnes qui animent. C'est un lieu-moment où il est possible de choisir d'accueillir quoi qu'il en soit, hors des règles sociales normatives¹⁸, car c'est ça aussi que permet l'atelier d'écriture. C'est-à-dire que le désir de faire la place à chacun-e est celui qui précède potentiellement le plaisir (ou non) de chacun-e à être là, et ensuite le désir¹⁹ d'écrire. Ce désir relève d'une

¹⁵ voir page 24 : une photographie prise lors de l'atelier ; le texte en question est celui avec les couleurs multiples en bas de l'image.

¹⁶ voir l'émission de Radio France « Gaston Bachelard ou l'art de dorer les gaufres » ; la rêverie comme outil de survie contre l'aliénation, comme moyen d'émancipation.

¹⁷ de nombreuses pratiques existent pour accueillir et verbaliser ces états singuliers à l'entrée dans l'atelier. Par exemple un tour de « météo » pour dire comment on se sent en quelques mots, ou alors un tour de mots du moment (donner son prénom, et un mot, avec des enfants par exemple), se présenter par deux choses que l'on consomme (atelier avec Mathilde Rector), ou un tour de gestes et de mots transmis avec un geste de mime (atelier avec la Comédie Des Anges pour six personnes d'un E.S.A.T.), ou de prénom et de gestes (avec la conteuse Deborah Di Gillio pour une classe d'U.P.E.2.A. de l'école Voltaire), bref, un moment où, à tour de rôle, chacun-e s'inscrit dans le cercle comme iel le souhaite, et que cela est écouté par tous-tes.

¹⁸ Fatou accueille à l'heure de la fin de l'atelier une maman qui arrive seulement, parce que c'est la/ sa vie.

¹⁹ « Dans le domaine des mots, le besoin naît du désir. », HADDAD Hubert, *Théorie de l'espoir, à propos des ateliers d'écriture*, Reims, éditions Bernard Dumerchez, 2000, p. 16

attention prononcée, réaffirmée, imparfaite bien sûr, mais qui fait de son mieux : de porter l'attention de façon équitable, de ménager les places pour chacun·e, et y compris soi-même²⁰.

Et puis, pourquoi ouvrir un atelier ? Pourquoi former, donner naissance à, créer des ateliers d'écriture ; quel geste, quel mouvement ? Certains ateliers commencent sans se le dire, comme ça, par une conjoncture à un moment donné dans des vies données, mêlé par des points communs entre les personnes, un intérêt partagé pour quelque chose mais qui provoque le mouvement : se parler, échanger, avoir recours à l'écriture ensemble au même moment au même endroit – l'atelier est né. Il y a d'autres façons pour les ateliers de naître, bien entendu, et les chemins du désir sont alors autrement configurés. Dans le cas des commandes, c'est aller chercher ce qui résonne en soi, en tant que personne animant l'atelier, ce que l'on souhaite transmettre. Mais chaque personne animant des ateliers d'écriture peut se poser et répondre ou non à la question de cette motivation précise, des désirs, et je crois qu'il reste toujours une part de brume autour des réponses aux « pourquoi », et c'est tant mieux, car cela les rend insaisissables, et inreproductibles par des machines. Ainsi, les désirs à l'origine sont multiples et appartiennent à chacun·e mais sont intéressants à questionner²¹ par moments, à remettre sur l'établi.

Chez les participant·e·s d'atelier, la question du plaisir ou de son absence est un enjeu, décortiqué par Virginie Lou-Nony dans son ouvrage sensible et essentiel ; elle évoque les différentes angoisses qui éloignent les gens de l'écriture²², les différents mépris qui confisquent ce plaisir à d'autres, les freins, les obstacles intérieurs comme extérieurs... Ainsi c'est une poursuite du plaisir créateur qui se joue en ateliers aussi, de toucher ce plaisir (quel que soit ce qui le provoque). Le plaisir : de créer donc, mais aussi le plaisir de s'exprimer, le plaisir de partager ou de garder pour soi, le plaisir d'écouter les autres, le plaisir de prendre part à des gestes communs ou de faire son chemin dans son coin, le courage de faire l'un comme l'autre, la joie qui en découle ou en surgit, la surprise de soi-même ou des autres. La notion de joie est revenue dans chaque partage autour de l'animation. Qu'elle se love dans la préparation ; c'est

²⁰ une part de la démarche féministe de ne pas oublier de s'appliquer à soi-même le *care* que l'on applique aux autres.

²¹ un exercice de la journée formation-initiation animée par Milady Renoir consistait à imaginer son atelier idéal-idéal. Comme toute consigne d'atelier, ce moment arrivait après d'autres étapes, progressivité nous permettant de déployer alors nos rêves d'ateliers idéels.

²² voir l'ouvrage de Virginie LOU-NONY, *Ce qui ne peut se dire : l'atelier d'écriture à l'épreuve du silence* : chacune des entraves qu'elle a rencontrées est listée et analysée au prisme de comment elle a été dépassée dans l'atelier (exemples : « je n'ai rien à dire », « je n'ai pas d'imagination »...)

euphorisant de choisir ce que l'on souhaite partager, et si difficile de choisir ; dans les surprises, dans la vie brute – de premier jet, sans répétition ! – qui se déroule dans l'atelier ; ou dans ce que l'atelier produit chez les gens et qui est renvoyé ensuite, pistes d'améliorations comme révélations²³ ! . La joie n'habite pas seule les ateliers, évidemment : elle y côtoie des frustrations, des erreurs, des regrets, des blessures ré-ouvertes involontairement, des dynamiques de groupe brusques et conflictuelles parfois injustes, des enjeux trop grands pour le lieu-moment qu'est l'atelier, des problèmes techniques ou de temps, des énergies contraires ; en somme, des limites à ce que l'on peut faire même quand on veut bien faire. J'ai l'impression qu'il est possible de formuler cependant ce plaisir, des façons qui nous conviennent, d'entrée de jeu, et même si ça ne garantit rien de la suite, c'est toujours ça qui existe là. Ainsi, une puissance réside dans le fait de s'exprimer nos envies d'être là, de se sourire et de rejoindre le bord du feu métaphorique – techniquement, de rejoindre les tables et les sols, de se rencontrer ici et maintenant, et d'acter que cela est *possible* c'est-à-dire que l'atelier a lieu, est ouvert, commence.

Exprimer ce désir, cette envie et au moins le plaisir d'être là pour celles et ceux qui viennent, mais aussi laisser se dire les absences d'envies, les craintes, les refus, laisser de l'espace sans jugement ni punition²⁴ à ces paroles-là entr'ouvre déjà une porte. Le désir permet la générosité, la sincérité, une forme d'audace et de bienveillance possiblement transmissible voir contagieuse²⁵. Et la générosité, c'est de cela qu'il s'agit quand un·e participant·e souhaite, propose de partager son texte ; lire son texte pour les autres (et pour soi) est un acte profondément généreux.

Comment, dans ces espaces-temps où il est apparemment possible de rêver ensemble malgré une non-homogénéité, et surtout grâce à elle, une, plusieurs, toutes les personnes animent entre elles leurs désirs ? Les réponses, fragmentaires, mouvantes, sont glanées tout au long de la vie en animation, il me semble ; c'est l'expérience continue dont me parle Claude , distinguant ainsi la pratique de l'atelier de celle de la mise en scène ; c'est le renouvellement des enjeux et notamment celui de rester animé·e·s dont parle Milady Renoir, c'est de prendre le

²³ Amélie Charcosset me partage : « dans un atelier au long cours avec des habitant·es d'un quartier bruxellois qui a mélangé des personnes d'origines et classes sociales différentes, un homme qui dit à la toute fin : "cet atelier m'a rendu un peu moins raciste", c'était très émouvant »

²⁴ une liberté de l'atelier d'écriture le distinguant, entre autres, des activités scolaires normatives. Jongler avec ces espaces est une stratégie pédagogique choisie par certaines personnes dans l'enseignement.

²⁵ ces deux mots me ramènent aux principes de l'éducation populaire/permanente qui a souvent été évoquée dans les entretiens, et dont il sera de nouveau question au long de ce mémoire.

temps de réfléchir avec précautions et prudence à ses pratiques dont parle Claire Frédérique en évoquant l'initiation à l'animation d'ateliers d'écriture (qui n'est pas une *formation*), c'est l'intervision dans la pratique d'activité notamment grâce aux méthodes des C.É.M.É.A.²⁶ qu'évoque Fatou, c'est la synergie d'ateliers d'écriture, de danse, d'improvisations qui cohabitent et bâtissent l'écosystème d'une compagnie théâtrale. C'est un ensemble de façons de faire et de rêver qui ont les couleurs de chacun·e·s, et une hétérogénéité des pratiques qui mène non seulement à continuer à questionner lesdites pratiques et aussi à chercher et trouver des personnes avec qui construire ensemble, de former des communautés autour de ces sujets parfois issus d'un désir de justice sociale, d'action, d'engagement, des formes d'urgence.

²⁶ les Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active : il s'agit d'une structure associative française de formation dans le milieu de l'éducation, reconnue d'utilité publique depuis 1966

PETITE NOTE SUR LES DISTINCTIONS QUE J'AI PU FAIRE SUR LES DIFFÉRENTS TYPES D'ATELIERS :

Rappel : « toute catégorie est fascisante » (Milady Renoir, Montreuil, 2023)

Les ateliers résistent à une catégorisation trop délimitée : leur fluidité ne sait entrer dans une ou plusieurs cases, malgré des tentatives de former des tableaux, de trouver des logiques, qui donnent des images temporaire depuis un certain angle mais ne forme jamais de définition définitive ou globale. Il s'agirait plutôt de tracer un dessin ou une carte ici, ou alors un grand dépliant, un origami absurde griffonné sur chaque face, ou des enveloppes gigognes et trouées, bref, tout sauf une liste en pages 19 et 20 d'un mémoire d'université.

Il y a bien des ateliers ouvertement dits militants, comme l'atelier *Langue de lutte*, animé par Alex.ia Tamécylia à Paris notamment. C'est celui qui est revenu systématiquement dans les discussions que j'ai pu avoir avec des gens à propos des ateliers d'écriture lorsque je prononçais le mot « ateliers militants ». Or, en effet c'est un atelier militant, mais étrangement il n'est pas celui qui m'intriguait, qui rentrait dans mon questionnement sur la magie et sur la perspective féministe ou utopique. Peut-être parce qu'il affiche clairement son objectif et que je cherchais à rentrer dans l'envers des pratiques des ateliers. Peut-être que ce qui me fascine est l'art de l'atelier à l'endroit où il ne dit pas sa couleur mais qu'elle est visible, perceptible par les gens ? Que ce qui m'intéressait était de soulever un angle du voile sur le mystère ? Voici donc une tentative de distinctions d'ateliers d'écriture :

- **ATELIERS MILITANT**, de soin et de visibilisation individuelle et collective : il y a un décalage avec le support littéraire, il est un modèle et un démarreur d'écriture comme dans les autres ateliers, mais la finalité n'est pas celle du texte dans tous ses aspects, ce serait celle de l'expression des personnes minorisées invitées à cet atelier, souvent en non-mixités²⁷, proposé par une personne de la communauté, publique ou non. *Par exemple l'atelier Langue de lutte.*
- **ATELIERS D'ÉCRITURE COLLECTIVE**, d'auto-défense, autonomies collectives : il s'agit de produire en collectif un ou plusieurs textes ; l'objectif est de s'exprimer ensemble pour faire un texte qui soit celui du groupe et dans lequel chaque personne a eu sa voix ou sa place : ils s'organisent et suivent une méthode répétée sur le (très) long cours et fabriquée par le

²⁷ différents types de non-mixités existent, sont modelables, et à réfléchir

groupe. Ils sont mixtes ou non-mixtes, le groupe crée et édite ses propres règles. *Par exemple les ateliers de l'Antémonde (<https://antemonde.org/>) ou ceux du collectif des Aggloméré·e·s (<https://subtilbeton.org/>).*

- **ATELIERS « POUR TOUS·TES »**, de croissance dans l'écriture, où l'accueil est inconditionnel : ateliers mixtes mais dont les frontières sont déterminées par l'attitude, la posture des personnes animant, les sujets proposés, la communication faite autour des ateliers, et l'accessibilité notamment tarifaire. Ce sont des ateliers de circulation de littérature souvent contemporaine voire tout juste publiée. *Par exemple, les ateliers d'autrices et de poétesses (Amélie Charcosset, Mange Tes Mots, Littérature etc...).*
- **ATELIERS PUBLICISTE**, de progression technique dans l'écriture : objectif de publication, de cheminement vers la publication comme l'enjeu de la rencontre. *Par exemple, les ateliers Aleph.*
- **ATELIERS D'ÉCRITURES AUTOMATIQUES** : qui proposent notamment de l'écriture intuitive, stimulée par des inducteurs variés, en lien avec des pratiques variées (corporelles, artistiques...). *Par exemple, les ateliers du CICLOP.*
- Je n'ai pas expérimenté ni eu de visibilité sur les ateliers qui se font en milieux clos (prisons, hôpitaux, maisons d'accueil,...) je ne sais donc pas quelles couleurs ils peuvent prendre.

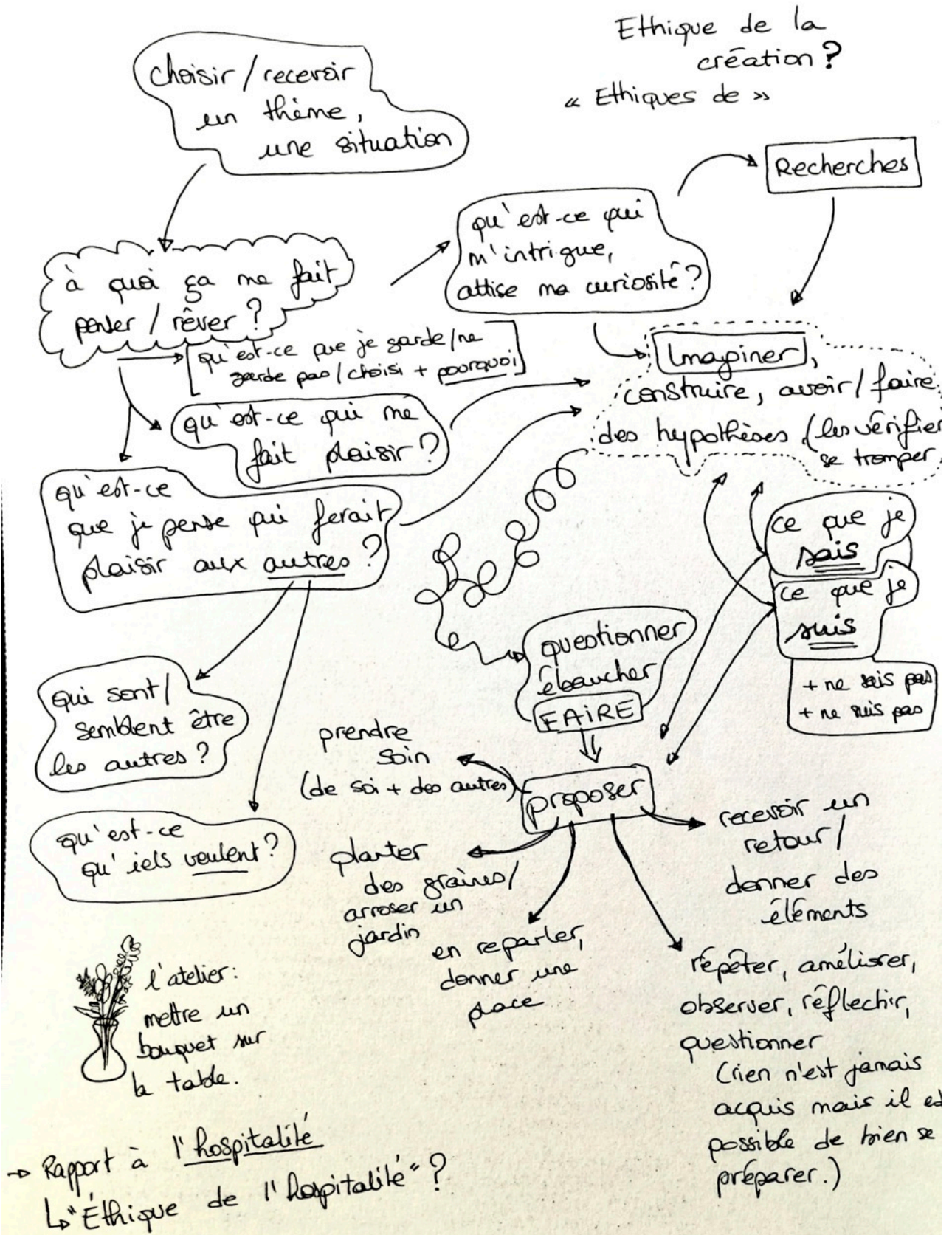
Ceci étant dit, rappelons que les frontières sont poreuses, et qu'heureusement rien n'est fermement catégorisable quand il s'agit de l'écriture, des ateliers – des ateliers d'écriture.

Ainsi, en ateliers, on essaie, on teste, on se rate, on re-commence, on rature, on efface, on avance. C'est le lieu-moment du désordre, profondément, un désordre qui se voit parfois dans les morceaux de papier éparpillés, saisis, abandonnés, dans les livres ouverts, les photocopies disséminées, les stylos, les feutres, les crayons offerts, proposés. Dans les taches de café, de chocolat sur les feuilles. Dans le brouhaha des voix mêlées et de leurs allées et venues ; comme une conduite de spectacle, l'atelier s'organise avec des hauts, des bas, une/des ouvertures, une/des fermetures, mais au cœur de cela, profondément, le « délicieux châtiment du désordre »²⁸ : les choses se croisent, se télescopent, chaque élément est déplaçable, chaque présence influe sur le groupe dans toute sa vivacité ou sa discrétion, c'est un bon gros chaos intérieur de foisonnements : permis par l'atelier, protégé de l'ordre standard qui se trouve dans la société au dehors. Ce chaos déployé autour du fil proposé par l'animateur·ice, organique, est à l'écoute des participant·e·s comme iels le sont de lui. Et chaque chaos, de chaque atelier, est unique.

Cette unicité est aussi celle du premier jet, le moment de l'apparition, du geste qui sort de soi et atterrit au centre (ou sur la marge) ; mais c'est bien le lieu-moment du brouillon comme Elisabeth Bing le chérit dans son processus particulier d'ateliers d'écriture pour enfants par exemple, brouillon que l'on peut chercher à atteindre de nouveau à l'âge adulte ; le droit à la rature est un droit fondamental et souvent confisqué dans des sociétés du définitif, des opinions rapides, des réponses immédiates, des traces (presqu') éternelles stockées sur des serveurs en ligne. Le brouillon donc, le brouillé, et ce qui ne sera surtout, surtout pas jugé. Le désordre, le brouillon, par sa nature, est injugeable, et s'extrait ainsi des logiques de production, de morale, de conformisations, de binarités. Le désordre de l'atelier est le principe vivant de ce qu'il est possible de faire, de mettre en œuvre pour soi-même, le principe de l'esquisse (et aussi de l'évolution accessoirement). C'est du désordre collectif qui s'organise de l'intérieur, qui organise ses organes dans un apparent chaos, c'est du désordre qui pousse les murs ou qui les désigne, justement, sortant du sujet de la proposition d'écriture, parce qu'une consigne voudrait faire comme s'ils n'existaient pas ces murs, or ils sont bien là²⁹ et le désordre n'évite rien, il permet. C'est la pagaille et ça pétille, ça palpite, c'est profondément vivant et c'est actionné par celles et ceux qui le vivent. Les désirs mènent à la liberté de choisir, les désordres à la possibilité concrète de choisir.

²⁸ merci Hajar Azell pour cette expression

²⁹ Thomas GESVRET à propos de son essai sur le hors-sujet en ateliers d'écriture dans l'enseignement, discussion professionnelle à la Bibliothèque Robert Desnos le 7 Mars 2024



POUVOIRS

Commençons par enfoncer une porte ouverte³⁰ : si l'enjeu est d'atteindre un endroit de confiance qui permette quelque part, par une brèche ou une autre, d'animer ensuite le désir chez les personnes présentes en atelier, la confiance entre personnes se construit, s'alimente, se valide ou se fragilise constamment, dans un jeu d'équilibre-déséquilibre tissé sur le temps et la posture. Ainsi, on peut dire que la façon d'accueillir, d'ouvrir la porte, est primordiale. Peut-être ne pas dramatiser, ne pas rendre cela impressionnant, ni mettre sous pression – rappeler que l'atelier est l'espace par excellence des ratures, du trébuchement dans la lecture, de l'hésitation, de la liberté d'essayer, de refaire, de changer d'avis, et aussi, de la liberté de refuser.

L'atelier d'écriture est une situation dans laquelle une ou plusieurs personnes détiennent un pouvoir. La grande force de l'atelier, c'est la liberté qui peut s'y déployer, mais tordre cette liberté est un risque qui existe car malgré tout, à chaque instant, à chaque choix qui est fait dans les réceptions des demandes des participant·e·s (enfants comme adultes). Il me semble que ne pas avoir conscience du pouvoir détenu à ce moment peut amener à (ab)user malencontreusement dudit pouvoir. Si m'est donné de fait le pouvoir de contraindre, j'ai aussi le pouvoir de permettre, de rassurer, d'épauler. Cela est notamment visible avec les participant·e·s jeunes qui circulent sans cesse d'une autorité à une autre (parents, école, adultes en général) et qui demandent une autorisation répétée pour les initiatives qu'ils veulent prendre, et cela se retrouve chez les adultes aussi, sous des formes moins visiblement vulnérables. Dans les deux cas, les participant·e·s octroient (ou pas, parfois) aux personnes qui animent le pouvoir de répondre à la question « est-ce que je peux/dois » ceci ou cela. Et une part de mon enjeu est de répondre le plus possible « c'est toi qui choisis ». Une approche du « pouvoir » militante en ateliers d'écritures pourrait se rapprocher des pratiques de l'éducation permanente/populaire (en Belgique) et de l'éducation populaire/nouvelle (en France).

³⁰ qui dit porte ouverte ne dit jamais ouverte par qui ni pour qui

Verbalisées³¹ par certains des groupes militants qui les pratiquent (C.E.S.E.P., C.É.M.É.A, groupes autogérés plus globalement), ces approches me semblent viser à *encapaciter* plutôt qu'à instruire, à partager plutôt qu'à distribuer, à écouter plutôt qu'à asséner, à douter plutôt qu'à catégoriser (je parle sous le contrôle des personnes qui les pratiquent au quotidien, et cela est ouvert aux discussions). Ce sont des pratiques qui relèvent d'un état d'esprit politique³², mais aussi de méthodes pédagogiques qui se transmettent. Entre autres, je note l'idée de mettre à disposition d'avantage de matière que nécessaire, de laisser choisir plutôt que d'imposer, et de vivre avant de faire vivre.

Revenons à la question du pouvoir en atelier, liée à celle de la posture, qu'elle relève de pratiques d'éducation nouvelle ou non. Car la posture en atelier est souvent décrite comme « horizontale » : c'est-à-dire se placer en tant qu'animateur·ice au même « niveau » que les participant·e·s, par opposition à des sachant·e·s (notamment dans le système scolaire et d'enseignements variés) qui se positionnent « au dessus ». Or, il me semble que, du fait même d'avoir le rôle d'animateur·ice, l'horizontalité est une illusion. Peut-être qu'il n'y a pas d'horizontalité possible si une partie des personnes a un rôle différent d'une autre partie. Il y a des aller-retours et des échanges oui. Mais, notamment en animation, une ou des personnes (celles qui animent, facilitent et encadrent) détiennent un pouvoir sur les autres au sens où elles sont la référence, la raison pour laquelle les participant·e·s sont là de fait. Cette position de pouvoir ainsi décrit me semble inévitable (hors peut-être des ateliers collectifs autogérés, mais où d'autres logiques de pouvoirs sont à l'œuvre), et le danger me semble résider dans le fait de l'ignorer. Si nous savons avoir un certain pouvoir, alors nous avons la responsabilité qui va avec, et celle de ne pas ignorer ledit pouvoir. Car des situations de violence surviennent dans des contextes qui se prétendent horizontaux mais qui, ce faisant, invisibilisent les rapports de pouvoir en jeu, non seulement dans tout groupe humain, mais *a fortiori* dans tout groupe contraint / proposé / composé artificiellement par une opportunité donnée telle que l'atelier d'écriture.

³¹ « Il n'existe pas de définition instituée de ce qu'est l'éducation populaire, et c'est sans doute très bien comme cela. L'éducation populaire, c'est avant tout l'ambition de ne pas séparer l'action et l'analyse, de ne pas séparer ceux qui font, ceux qui réfléchissent, et ceux qui décident. C'est en cela que l'éducation populaire est directement liée aux pratiques d'autogestion (de nos activités, de nos luttes, de l'économie). » Article « *Qu'est-ce que l'éducation populaire ?* », à l'adresse <https://www.education-populaire.fr/definition/>, consulté le 21/12/23 – texte complet en annexe

³² voir les documents en annexes, Principes de l'éducation populaire et Charte éthique de pédagogie anti-oppressive.

Cependant, ce pouvoir est aussi celui qui permet de proposer un cadre ; et donc une direction. Et puis, exercer par exemple le pouvoir de l'animateur·ice quand il s'agit de refuser la lecture d'un texte présentant des propos haineux (dans le cas d'une scène ouverte sur inscriptions), ou quand on change de direction pendant l'atelier parce que l'on choisit que c'est ce qu'il y a de mieux à faire de façon arbitraire, quand on détermine le début et la fin et l'ordre des étapes (y compris la façon d'ouvrir et de clôturer), que l'on négocie ou pas autour de cela, quand on rappelle le cadre... C'est bien de pouvoir qu'il s'agit, mais pas forcément d'un pouvoir écrasant, au contraire, de pouvoirs qui peuvent veiller à tenir la porte ouverte, et le rêver-ensemble audible ?



Image issue d'un atelier d'écriture mené pour des enfants de centre aéré ; quelles histoires comptent pour soi, quels mots on aurait envie de voir tout le temps, sur un marque-page « do-it-yourself ». Surgissement d'imaginaires et de singularités, histoires de planètes, de sphinx et d'énigme, d'amours, d'animaux bavards... : du désordre, des outils à disposition, des histoires communes et des histoires singulières, un atelier d'écriture dans une tentative de méthode pédagogique d'éducation populaire.



APPARITIONS

Reconnaître c'est savoir, c'est pouvoir dire, c'est avoir une chance de comprendre et d'interagir, peut-être. Je parlais ici de responsabilités, et donc de jeu permanent sur ces responsabilités quant au(x) pouvoir(s). Qu'on s'entende ; il ne s'agit pas d'opérer des gens à cœur ouvert³³ mais il s'agit de la matière écriture / pensées / mots : de l'intime des gens présents, qui est en jeu dans l'atelier. La vulnérabilité est aussi inévitable que le pouvoir dans l'atelier d'écriture et elle réside notamment dans le fait qu'en son cœur on y manipule le langage, notre intermédiaire au monde et à nous-même. Les mots de l'autrice Ursula K. Le Guin résonnent ici, dans toute leur dimension poétique :

« (...) j'ergote : si le langage décrit fidèlement ce qui est, à quoi sert-il, en fin de compte ? Parmi ses usages primaires (ceux qui confèrent un avantage pour la survie) figure sûrement la faculté d'envisager diverses possibilités, de formuler des hypothèses. Quand on s'adresse aux autres, ou à nous même via le discours intérieur, on ne se limite pas à affirmer des faits – et il n'en a jamais été ainsi : on évoque ce qui pourrait être, ce qu'on aimerait faire, ce qu'il faudrait faire, ce qui aurait pu être : avertissements, suppositions, propositions, incitations, ambiguïtés, analogies, allusions, énumérations, inquiétudes, ouï-dire, histoires de bonnes femmes, coq-à-l'âne, association d'idées et autres toiles d'araignées tissant des connexions entre ici et là-bas, jadis et maintenant, maintenant et « un jour », tout le processus constant de tramage et de restructuration du matériau remémoré, perçu, imaginé, y compris une forte dose de désirs pris pour des réalités, et une quantité variable de fictionnalisations délibérées ou non, pour se rassurer ou pour le plaisir, ainsi qu'un certain degré de falsification plus ou moins délibérée, destinée à induire en erreur un adversaire, convaincre un ami ou échapper au désespoir ; n'avons pas plus tôt composé un de ces agencement de mots que, tel le nuage de Shelley, « riant en silence », « je me lève et je le détruis à nouveau ». »³⁴

³³ une expression souvent employée dans le milieu du spectacle dont la visée est de faire prendre du recul quand les gens commencent à s'inquiéter plus que nécessaire

³⁴ K. LE GUIN Ursula, *Danser au bord du monde : mots, femmes, territoires*, édition de l'éclat, 2020 (parution originale 1989), p.63-64

L'écriture en atelier est entre autres ce geste de former et reformer ses mots. Écrire en atelier, c'est par extension, possiblement sortir de la cage, de la sienne, de celle qu'on enfile pour d'autres, que d'autres nous enfilent, se dire tel·le·s qu'on souhaite se dire à ce moment donné. En se saisissant du langage (quel que soit ce langage) on se raconte, et quelque part on se raconte même lorsque l'on ne parle pas de soi. Reconnaître cette puissance à se dire, se bafouiller, se raturer et se réécrire, et essayer de transmettre son goût, c'est-à-dire de donner envie aux gens de se saisir d'eux même hors des ateliers de la puissance possible (et millénaire) de l'écriture. Donner envie de faire hors de l'atelier c'est donner envie d'autonomie, d'indépendance, de puissance créative, de confiance (en soi ? en les autres ? en le monde ?). Pour donner cette envie, un enjeu en atelier peut être de sortir des carcans des injonctions. C'est-à-dire de ne pas reproduire une logique de conformité faillible qui est celle des systèmes scolaires en général. Lorsqu'un·e participant·e me demande si elle « peut » faire comme cela, si elle « doit » faire ceci, j'essaye d'orienter sur le choix personnel voire la tangente (ceci, cela, ou autre chose) car cela me semble une voie qui favorise peut-être un certain accès (jamais simple) à sa voix propre (son « je »). Une stratégie pourrait être face à ces questions de reformuler mais cela est une influence sur le choix de la personne, car la reformulation réside encore dans le fait de *correspondre* à une consigne³⁵. D'autres stratégies existent, de faire reformuler les personnes (un peu d'enjeu de conformité quand même ?), de redonner la même consigne (un peu rigide ?)... Quoi qu'il en soit, cela dépend de l'objectif de l'atelier / de la ou les personne(s) qui le mène(nt), au regard des langues des personnes présentes et des enjeux de l'atelier en question.

Concernant les ateliers professionnels mis en place par le C.E.S.E.P., Claire me parle de la mécanique particulière de la « littérature grise » ; celle qui n'est pas la littérature patrimoniale ou issue des circuits de publication standards, que l'on connaît généralement par l'éducation scolaire³⁶ ; la littérature grise concerne les écrits hybrides, la presse alternative et engagée, les écrits administratifs notamment ceux qui circulent entre des organisations et des personnes, des institutions pour défendre des projets, des requêtes, de la justice. Il s'agit de documents

³⁵ les consignes d'écriture en sont : il s'agit de donner une instruction. la possibilité ou non de la suivre ne les transforme pas en proposition. une proposition est un cadeau, une offre, sans demande. une proposition serait de déposer des choses et de laisser les gens choisir. demander aux gens d'écrire comme ci/comme ça est une consigne : en avoir conscience me permet de conscientiser aussi ce que cela revêt en filigrane ; une mise au travail (que souligne Fatou dans notre entretien)

³⁶ je tente cette définition, amendements et virevoltes bienvenues

profondément politiques et ayant un impact réel sur la vie de personnes. La littérature grise revêt donc un champ extrêmement vaste, et elle présente des mécaniques spécifiques : ce sont donc aussi des ateliers d'écriture avec une mécanique spécifique. Les ateliers d'écriture prendraient la *forme* de leurs enjeux ?

Les ateliers d'écriture du collectif Les Aggloméré·e·s ont donné lieu à une aventure collective sur quinze années et a débouché sur un récit, *Subtil Béton*, dont la façon dont il a été fait a autant à voir que l'histoire qu'il raconte (une histoire de résistance collective dans une ville). Le cas de cette écriture collective qui, même si elle ne sait plus redonner à chacune la maternité de tel ou tel élément, se rapproche quelque part d'un corps organique qui vit par et pour chacun de ses organes, et s'offre par la lecture à d'autres. La carte de l'espace créé par les ateliers d'écriture est visible page suivante, pour le plaisir.

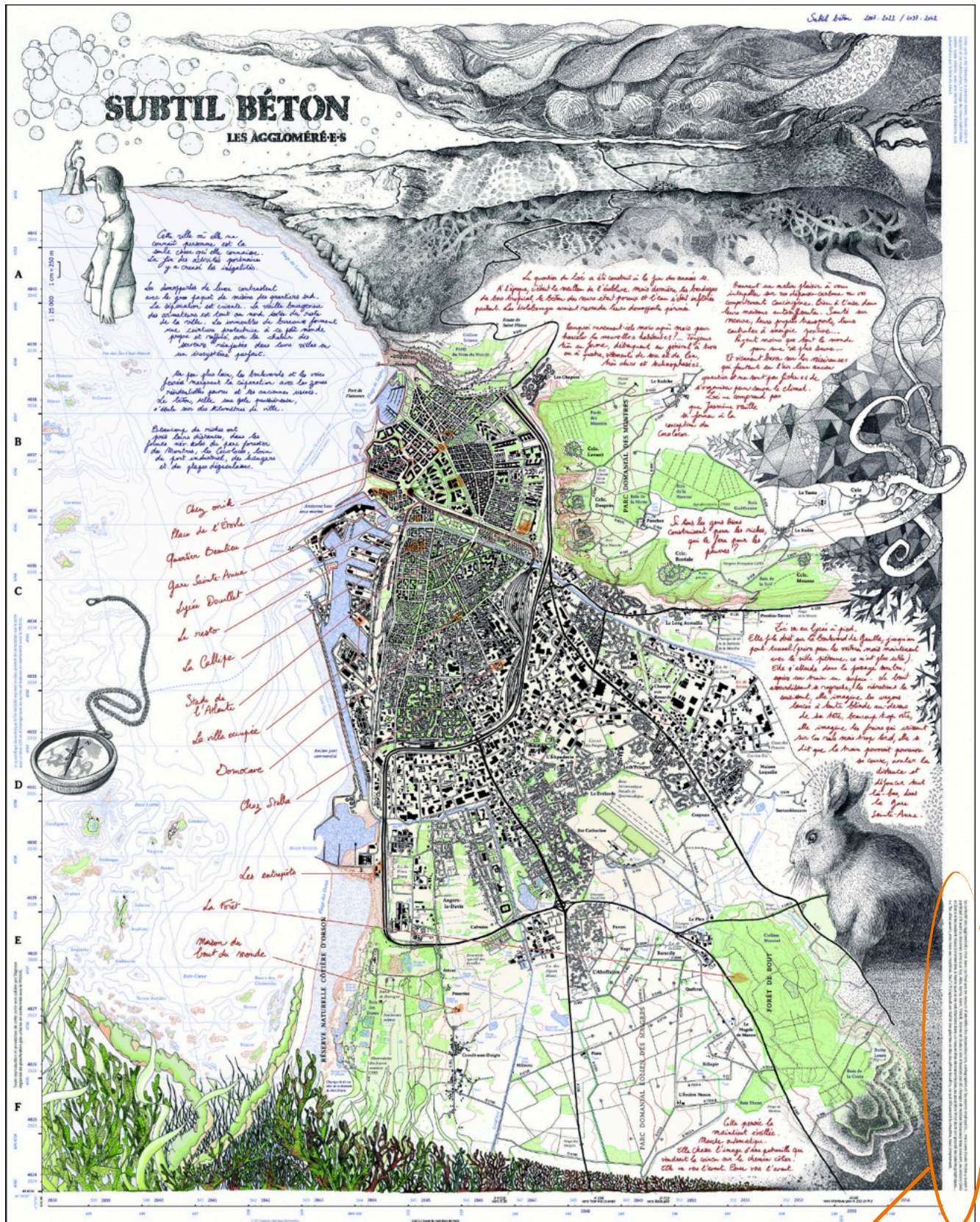
La Charte des belles sorcières, un ouvrage issu d'ateliers d'écriture poétique engagée dont Aliette Griz a été un·e intervenant·e, publie les paroles de femmes en alphabétisation de la Maison des femmes de Molenbeek-MOVE asbl. Les voix distinctes s'y lisent et s'y entendent, les « je » habitent les poèmes.

Et puis « créécrire » en atelier, s'atteler à sa langue, dans un processus à la fois individuel et collectif, c'est un geste d'affirmation (même dans le doute) de soi, à un moment donné : apparaître aussi parce qu'il y a ce geste, aussi ténu soit-il, de poser un, deux, mille mots, de choisir consciemment ou non de dévier, de sortir du chemin, avoir le pouvoir/prendre le droit de le faire, et d'être perceptibles tout du long : c'est un cercle d'empuissancement collective et Aliette parle de « pouvoir d'apparition » : quelque chose se passe, est permis par l'atelier dans son ensemble complexe d'intrications. Qui dit apparition dit hors-champ également.

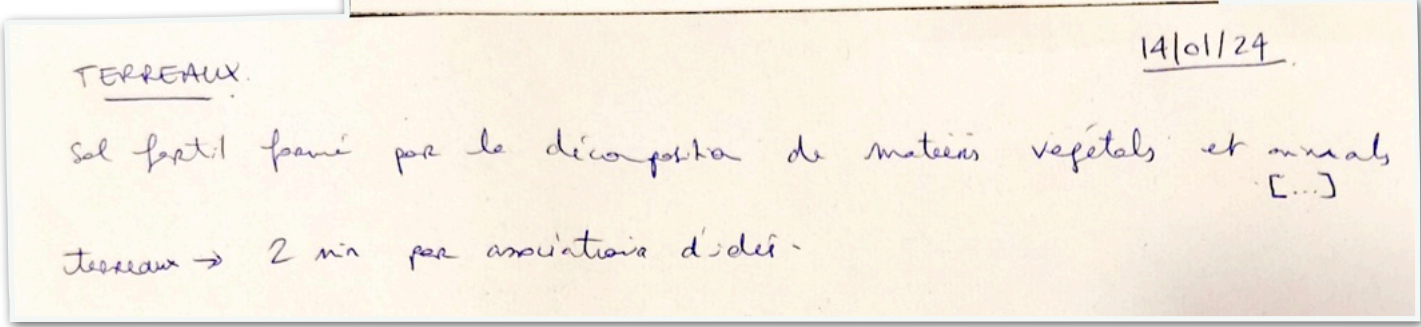
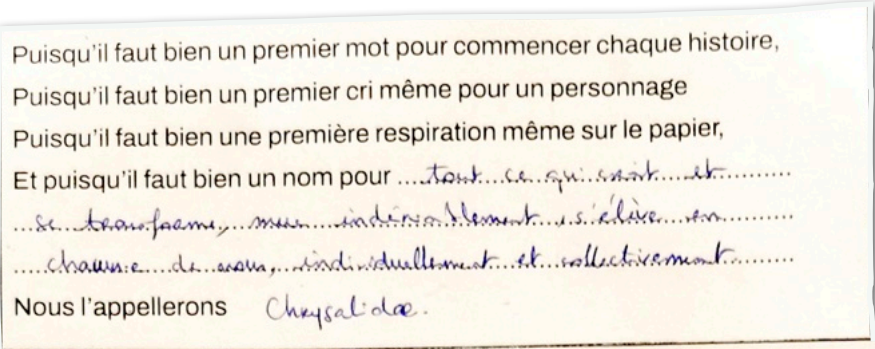
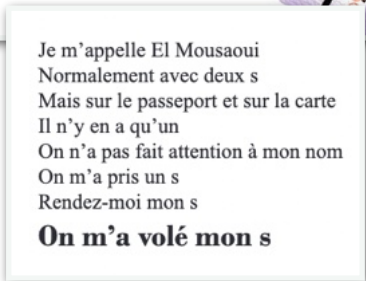
Qu'est-ce qui permet de favoriser l'empuissancement, l'émancipation en ateliers ? Est-ce si le cadre, la pratique qui accompagne les gestes de chacun·e sont portées avec éthique de non pré-détermination, d'accueil et d'attention radicale, où l'on peut ne pas confondre *valorisation* (rendre visible les textes créés lorsque et si les personnes le souhaitent et sont d'accord) et productivité (viser à remplir des grilles pré-établies par des gens extérieurs à l'atelier), *écoute* (de toutes les langues quelles que soient leurs formes) et validation (écoute conditionnée à la conformité de la langue à un standard/une norme³⁷) : l'apparition oui, mais pas n'importe comment.

³⁷ voir CAUSSE Michèle, *Pour en finir avec l'androlecte*, Collège de France, Paris, 1998, notamment.

Carte de l'espace créé par écriture collective dans *Subtil Béton*



Le collectif des AggloméréEs n'est donc au final pas en mesure d'identifier les dessinateurEs, cartographes et faussaires impliquéEs... mais sans doute Pedro y aurait-il participé s'il avait su dessiner, ainsi que Faz, Alex, Koma, Izem, Thilleli, Sterne et Dudu si iels n'avaient pas dû changer de maison beaucoup trop souvent, ou encore Onik et Zoé si elles avaient réussi à s'entendre, à moins que ce ne soit Mariana dans un nouvel élan de transmission, ou peut-être Vinyl dont on ignorait les talents graphiques... ou Tor, allez savoir, avec tous ses mystères. Sauf s'il s'agissait en réalité des géantes et des dauphins boudins, ce qui clôturerait le chapitre, tout simplement.



Début d'atelier que j'ai animé intitulé *Nos terreaux*, basé sur des textes de l'autrice Lisette Lombé de son recueil *Brûler brûler brûler*, et sa chanson *Puisqu'il faut bien*. Atelier dont l'objectif était de faire écrire des personnes pas encore à l'aise avec l'écriture en partant de l'idée d'un terreau à rassembler et d'un personnage à nommer et à raconter.

LA NEUTRALITÉ N'EXISTE PAS

Et ensuite ?

Dans notre univers gorgé de signes, de langages, d'images dans tous les sens du terme, je gage que la neutralité n'existe pas³⁸. Pas plus pour les ateliers d'écriture que pour tout le reste. Ainsi, deux éléments non-neutres peuvent être distingués ; ceux qui relèvent d'une maîtrise, et ceux qui n'en relèvent pas. Oscillant dans la nébuleuse de la question « qu'est-ce qu'il se passe de *magique* en ateliers ? », Virginie Lou-Nony offre une fenêtre, humble et souriante :

« (...) l'essentiel de ce qui 'se transmet' (est-ce bien de transmission qu'il s'agit ?) se transmet dans un silence opaque, et apparaît soudain à celui qui vit l'expérience comme une révélation, inattendue et saisissante, tant pour lui que pour celui qui guide l'atelier et ne maîtrise, soulignons-le, absolument rien. »³⁹

« Absolument rien ». J'aime sa façon de proposer un absolu là où, en regardant au microscope, on peut bricoler des zones de maîtrise quand même. Quelques pistes offertes par Milady, Azell, Aliette, Claude, Amélie, Beevy, Mille, Margot, Fatou à la question à propos des ateliers : « qu'est-ce qui relève de la maîtrise pour toi, qu'est-ce qui est et reste inmaîtrisé ? », que je vous propose dans leur dimension polyphonique et bigarrée :

- « *Le métier d'animation d'atelier d'écriture ne s'improvise pas, les pratiques et l'éthique nécessitent une déontologie appliquée, une formation continuée. Ecrire (et publier) n'est pas animer et vice-versa. Je tiens à ce métier non pas comme à un clocher ou une tour d'ivoire mais à une profession de "foi", au sens de pulsation qui se remet en question et qui avance au milieu du monde.* »
- « *L'atmosphère de l'atelier, l'alchimie du groupe, la capacité à aboutir à un réel lâcher-prise.* »
- « *Le mot maîtrise me définit pas du tout. Je dirais vocation ou désir. J'avance avec le désir de faire ça. Je le dis. Je dis que je suis là pour tenter qu'on se sente inspiré-es ensemble et qu'on va voir*

³⁸ « Le postulat est alors un « lieu commun » : il n'y a pas de « connaissance neutre » dit-elle. » Christine Delphy, « Pour un féminisme matérialiste », 1975, citée par Azélie Fayolle dans *Des femmes et du style, pour un « feminist gaze »* 2023, p.20-21

³⁹ LOU-NONY Virginie, op.cit., p.60

comment c'est possible, à partir de ce qui m'inspire, moi. Un truc que j'essaie de bien maîtriser, c'est le temps. Si on a deux fois cinquante minutes, il faut avoir prévu des moments d'écriture/lecture qui collent à ce temps. J'aime garder du temps à la fin pour une petite évaluation orale de l'atelier. Ça permet de sortir du truc, le plus simplement et ouvertement. Je reçois beaucoup de remarques qui boostent mon ego, mais pas que. Je pose des questions : qu'avez-vous pensé de cette proposition ? Afin de voir ensemble ce qui a vraiment fonctionné. »

- *« la maîtrise réside dans mon désir d'animer, si ce désir est là, il est mon socle principal. tout le reste est inmaîtrisé et demande de s'adapter de minute en minute, cela que j'aime »*
- *« le maîtrisé : le cadre, la préparation, le fil rouge, la posture. l'inmaîtrisé : comment chacun-e s'empare des propositions, la réception/(in)compréhension des textes apportés, la dynamique de groupe (mais je pense que cadre, posture, préparation... y sont pour beaucoup, mais il reste quelques soupçons autres ;)), les émotions qui vont surgir »*
- *« L'immaîtrise du temps reste une constante »*
- *« On peut maîtriser les textes qu'on propose, les inspirations, les images... mais on peut jamais maîtriser ce que ça peut provoquer chez les gens. Il faut juste être au maximum préparé-e à recevoir. Les productions des participant-es sont jamais maîtrisables, et c'est toute la beauté du geste ! »*
- *« Le cadre doit être tenu, maintenu dans sa structure, alors que les retours peuvent se baser sur plus de sensible et d'imprévu ! »*
- *« La maîtrise : ma compétence de base. L'inmaîtrisé : la constitution du groupe ».*

Et dans l'interstice, le creux et le pli, l'aller-retour entre ce qui est maîtrisé et ce qui ne l'est pas, le magique, la transmission. Ce qui importe se joue entre ombres et lumières, dans la relation et les apparitions. Tous les mots sont importants, et la neutralité n'existe pas.

Car, je ne suis pas neutre quand je présente un texte, qu'il soit de Victor Hugo⁴⁰ ou d'Audre Lorde⁴¹ : iels charient chacun·e leur *univers*, leur époque, leur rapport à leur époque, leur positions, leurs contextes.

Je ne suis pas neutre quand je propose un cadre, lui-même encadré par des pratiques sociales : qu'est-ce que la politesse sinon un ensemble de conventions socio-culturelles contingentes ?

Je ne suis pas neutre quand je propose des règles du jeu et un certain déroulement d'atelier : certains fonctionnement de cerveaux sont linéaires, d'autres en arborescence, et toutes les nuances au milieu.

Je ne suis pas neutre quand je réagis avec ma subjectivité à un texte qui vient d'être lu, je ne suis pas neutre quand je choisis de ne pas interrompre la parole quelle qu'elle soit et donc de laisser se dérouler des prises de parole irrespectueuses du temps de chacun·e, ou quand mon empressement et ma posture me permettent de recadrer justement, je ne suis pas neutre quand je choisis de faire payer tel prix mes ateliers ou de les mener dans tel lieu, je ne suis pas neutre quand je choisis d'animer dans une salle sans accès aux personnes se déplaçant en fauteuil roulant ou quand je ne nuance pas une parole limitante d'une co-animatrice à un écrivain, je ne suis pas neutre quand je choisis chaque - mot - l'un - après - l'autre, et nos corps et nos vécus sociaux qui se retrouvent au sein de l'atelier ne sont pas neutres non plus.

C'est vrai chaque fois je crois, et d'autant plus lorsqu'est manipulé le concept de « publics spécifiques » par les institutions ; c'est « spécifique » par rapport à qui ? Une femme noire qui anime un atelier pour un groupe de personnes blanches est dans la situation d'animer un atelier *pour* un public spécifique, n'est-ce pas ?

En tout cas, si on admet que rien n'est neutre, ni dans les ateliers ni dans la littérature ni dans la vie, alors on admet que les personnes qui font les ateliers aussi choisissent, effectuent des choix, en permanence, des arbitrages depuis leurs subjectivités : sociales, culturelles,

⁴⁰ encore ici ; relations topographiques plutôt que hiérarchiques entre ces deux auteur·ice·s par exemple, du point de vue de la réception. Du point de vue de la production, en revanche ; l'une est issue de ce que l'on appelle une minorité (hiérarchique sociale, pas numéraire) et l'autre d'une classe « dominante » (l'androcentrisme, défini par la sociologue Maxine Molyneux en 1977 pour le fait de considérer les hommes comme un référent neutre comme « un biais théorique et idéologique qui se centre principalement et parfois exclusivement sur les sujets hommes (male subjects) et sur les rapports qui sont établis entre eux. ». Voir aussi le test de Bechdel.) de nos sociétés n'est pas à prouver, et s'il l'était, un vaste champ de la recherche et des savoirs à ce sujet est disponible gratuitement en ligne et dans les bibliothèques.

⁴¹ écrivaine et penseuse francophone majeure, je n'entendrai parler d'elle qu'en 2022 dans un atelier, jamais avant.

créatrices. Et comme presque tout est possible en atelier (c'est ce côté un peu vertigineux de la création et la puissance des interactions humaines), la posture adoptée, ainsi que les choix qui sont fait sont porteurs de sens : plus ou moins consciemment, mais ils portent des signes, des façons de voir et de faire le monde, des paroles de personnes et pas d'autres, des façons d'interagir et pas d'autres, et des façons de se positionner par rapport à la matière texte... Alors quelles postures, quels choix, quelles histoires (se) raconte-t-on en ateliers d'écriture ? Quels ateliers permettent quels récits ?

Les ateliers d'écriture sont l'opportunité de sortir de la prédominance des récits androcentrés, blancs, valides, ceux traditionnellement contenus dans les programmes de l'éducation nationale. Quoi qu'on en dise, l'atelier est l'endroit de la liberté de choisir ses histoires. Celles auxquelles on peut s'identifier, celles qui ne promeuvent pas des dominations variées, celles qui, celles qui ; c'est l'endroit possible des autres histoires, et des histoires des autres. Choisir les livres que l'on met sur la table d'un atelier est un geste politique.

C'est par les ateliers que j'ai découvert la majeure partie des autrices femmes que je lis et aime aujourd'hui, comment est-ce possible que je n'ai jamais croisé ou étudié de texte, dans mes études de lettres dans les années 2010, d'Aurde Lorde, d'Ursula K. Le Guin, de Virginia Woolf et serait-ce différent aujourd'hui ? Dans les ateliers où je les ai découvertes, et cela s'est joué entre les textes d'autrices proposées par les animatrices et celles convoquées par les participantes, un pan entier de la littérature s'ouvre possiblement grâce à l'atelier d'écriture. La littérature brassée par les ateliers est vaste. Ma responsabilité quand j'anime se situe ici aussi : quels récits, tirés de cette vastitude, puis-je amener sur la table, proposer à l'écoute et au regard. Quels médiums sont mobilisés : le livre seulement ? Probablement pas ; la poésie et la littérature habitent aussi les comptes instagrams, les collages sur les murs, les contenus sonores, tous les agencements créatifs possibles. Et puis les ateliers permettent une présence féministe, ils permettent de défendre un point de vue nuancé, prisme diffractant la binarité, ouvrant les possibles puisque visibilisant des points de vue qui ne le sont pas dans la littérature dominante, et aussi dans la posture de réception et d'accompagnement des textes.

Il y a, dans les ateliers comme dans le reste, des courants, des orientations ; politiques, sociales, culturelles. On peut choisir un atelier selon différents critères et stratégies que le réseau Kalame a mis en forme dans un document intitulé « Choisir son atelier d'écriture », en annexe. Tous les ateliers ne sont pas bons pour tout le monde, et il n'existe pas « un » atelier d'écriture, mais une multitude de façon de les *faire*.

Je discerne au milieu de ces choix de pratique la possibilité pour la pratique et la pensées des ateliers d'écriture d'être spécifiquement un matériau à utopie, à émancipation. Je me méfie de l'«U»topie comme de toutes les grandes majuscules « Littérature », « Histoire »... (je note qu'il est admis et possible de parler de « publics empêchés⁴²», de maîtriser ou non le « bon français⁴³ » dans les institutions qui sont censées rassembler et valoriser chacun·e.). L'Utopie appartient à un certain champ de la connaissance philosophique, et celles et ceux qui la mettent en pratique ne s'en revendiquent pas verbalement ; c'est la grande utopie disséminée en plein de petites utopies, c'est l'utopie discrète, l'utopie de la marge, l'utopie bricolée, l'utopie en scred⁴⁴, l'utopie bancale et imparfaite des moments présents et des langues hors des dictionnaires et des normativités de l'empêchement.

Et au sein des ateliers d'écriture alors, est possible une utopie féministe au sens d'une utopie qui garde une attention à regarder d'où elle parle, qui se questionne et questionne ses mots, sa pratique : c'est en partie ça la démarche féministe. Et lorsqu'il est question de réfléchir et de regarder en face les mots qu'on utilise allègrement, on en vient à, par exemple, ne pas faire l'impasse sur la question coloniale et de la colonialité dans un atelier d'écriture qui annonce une intention : « Décoloniser les imaginaires », comme c'est très à la mode avec les tendances des ateliers d'écriture à se saisir de la question des récits de/pour demain liés à la transition écologique... Et avec délicatesse ouvrir le débat, laisser circuler l'air de la discussion, en donnant la parole aux personnes concernées et aux personnes spécialistes du sujet.

Et puis on ne vient pas de nulle part quand on arrive à un endroit, alors pourquoi pas admettre dans ces petits terrains d'utopie que l'on arrive forcément avec des préjugés ? Avant de se rencontrer c'est inévitable et sans doute qu'il nous faut en tant qu'animaux une première porte d'entrée sur le monde (ou pour le monde en nous). Et ensuite ? Est-ce qu'il s'agit d'assortir son lot de préjugés d'une forme de générosité, de préparation et de désir pour équilibrer et se laisser déséquilibrer dans la rencontre, de façon profonde et authentique ?

Le lien entre faire et penser le faire m'a été souligné à plusieurs reprises et ce texte présent n'est valable qu'en tant que tel ; ceci est un texte théorique à la disposition critique de

⁴² apparemment on parle parfois de « publics empêchés » : empêchés de quoi, par quoi, par qui, exactement ? Se pose-t-on la question ? (sûrement que oui, mais ça ne fait pas de mal de la repenser)

⁴³ j'écris, en 2023 : ce n'est pas parce qu'on n'a pas les bons mots qu'on n'a pas les bonnes choses à dire. Résonance ; Azell Hajar me dit, en 2024 dans notre entretien : tout le monde n'a pas les mots mais tout le monde a des histoires

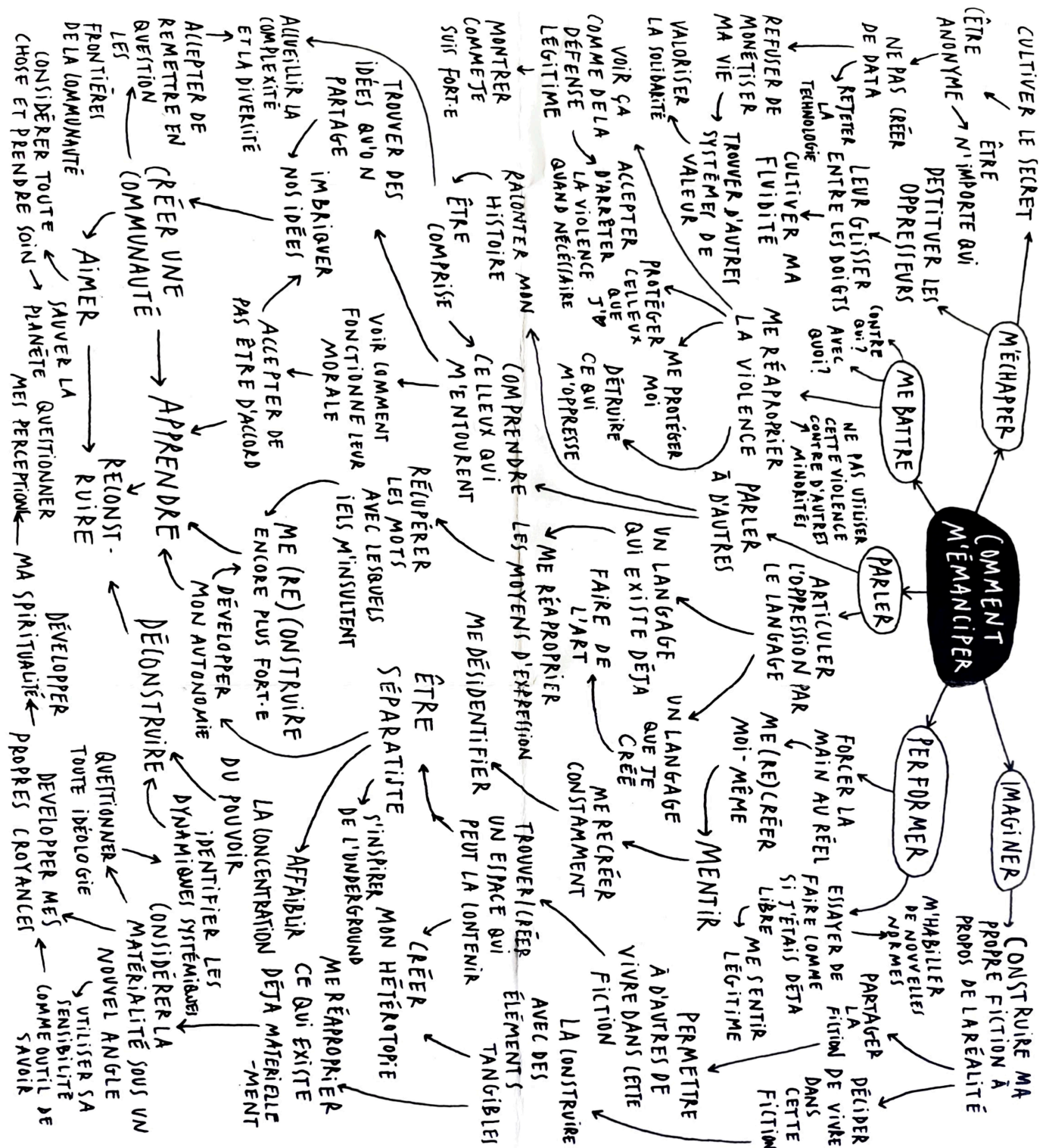
⁴⁴ discrète, sous-marine, souterraine, humide, fluide, nourricière

celles et ceux qui auront un vécu autre : chaque concept n'est valable que dans la mesure où il est ressenti, et cette tentative de décrire une forme d'utopie en pratique dans les ateliers est rejouable⁴⁵ à l'aune de chaque nouvelle expérience.

« L'idéal utopique varie fondamentalement en fonction d'où, et de qui il émane. »⁴⁶

⁴⁵ « L'utopie appelle toujours de nouveaux coups de dés, qui permettront de travailler ses trous noirs, ses paradoxes, ses ambiguïtés. » Alice Carabédian, *Utopie radicale, par delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*, p.111

⁴⁶ PENICAUT Marie, *Bricoler le monde depuis les marges, désordre épistémologique, genre et utopies concrètes*, 2022



CLUB DE BRIDGE





affiche dans un tiers-lieu où a eu un lieu un « atelier d'écriture exploratoire » mené par le collectif des Aggloméré-e-s

Résister à l'accaparement des ressources (des espaces, des biens, des mots, des corps) ; ouvrir des lieux où l'échange n'est pas marchand, où la relation n'est pas de domination, où les catégories se fondent, où la métamorphose est en cours, où le jugement se suspend, où le droit à l'erreur et à la justice cohabitent : aménager des utopies.

AMÉNAGER DES UTOPIES

« Faire des cabanes alors : jardiner des possibles. Prendre soin de ce qui se murmure, de ce qui se tente, de ce qui pourrait venir et qui vient déjà : l'écouter venir, le laisser pousser, le soutenir. Imaginer ce qui est, imaginer à même ce qui est. Partir de ce qui est là, en faire cas, l'élargir et le laisser rêver. Cela se passe à même l'existant, c'est-à-dire dès à présent dans la perception, l'attention et le considération : une certaine façon de guetter ce qui veut apparaître, là où des vies et des formes de vie s'essaient, tentent des sorties hors de la situation qui leur est faite ; et une certaine façon d'augmenter ces poussées, de soutenir des liens en voie de constitution, de prendre soin des idées de vie qui se phrasent, parfois de façon très ténue, comme autant de petites utopies quotidiennes : oui, on pourrait vivre comme ça. »⁴⁷

Lorsque j'évoque l'utopie avec les animatrices que j'ai rencontrées, c'est une utopie féministe que j'enquête, de fait, par le choix des personnes que j'ai approchées. Féministe car prenant en compte sa situation⁴⁸, équipée de récits choisis dans cette perspective (issus du matrimoine, des écritures alternatives, de micro-éditions, de littératures militantes comme les fanzines, et d'autrices fondamentales et engagées sur les questions notamment d'émancipation des femmes et des dominé-e-s (Virginia Woolf, Monique Wittig, Frida Kahlo), de blogs littéraires et de comptes instagram poétiques, des vidéos youtube et des podcasts, des trucs trouvés sur des murs ou entre deux pages chez les ami-e-s. Pourquoi ? Parce que ces récits disent, parlent, trouvent des échos dans les sensibilités vivantes des participant-e-s, aussi, dans la vie concrète et psychique. Et que montrer que l'écriture, ce n'est pas que dans les livres, aussi, est un geste militant (qui rejoint celui d'encourager la tentative, l'essai, le choix des participant-e-s). Ce sont des propositions compatibles, et justement cette mosaïque de supports me semble puissamment fertile. C'est aussi une façon de se décentrer, de se déplacer, de multiplier les chances de parler au plus de personnes possibles dans le groupe. Oui, se rendre accessibles

⁴⁷ MACÉ Marielle, *Nos cabanes*, p.47-48

⁴⁸ le *standpoint view theory* : « Ces théories, aussi appelées théories situées, s'appuient sur les conditions de production des savoirs. (...) Helen Longino propose de remplacer le point de vue dominant (masculin) non par un point de vue féminin (ou féministe) mais par une multiplication des points de vue et une explication des valeurs éthiques sur lesquelles se fonde la validation scientifique. », FAYOLLE Azélie, *Des femmes et du style, pour un « feminist gaze »* 2023, p.25

par la diversité et la multiplication de ce qui est amené, tout en gardant la cohérence, l'authenticité, le fil rouge.

Il ne s'agit cependant pas de recouvrir les sensibilités des participant·e·s par une prolifération d'exemples, d'appuis. Il s'agit de laisser à disposition des portes ouvertes.

Car il y a l'enjeu d'un clair-obscur à ménager dans l'atelier, pour ne pas recouvrir de trop de 'lumières' ce qui n'est pas encore sorti au grand jour : en d'autres termes, ménager l'espace de l'expression individuelle qui découle quand même d'une pratique de la clarté. Clarté dans l'énoncé des règles communes, dans l'énoncé des enjeux... Clarté quand la consigne est claire, qu'on sait : ce qu'on fait là, quel est l'objectif, et avec qui on est⁴⁹, et quand on sait de qui on parle, c'est-à-dire à un moment de contextualiser les auteur·ices et artistes desquelles on part en atelier, pour que les paroles utilisées soient situées. La clarté offre de la liberté, et la liberté dans l'atelier aménage la possibilité d'exister singulièrement au sein du groupe. Cela n'empêche pas que cette clarté laisse exister les obscurités, les ombres, les retraits de chacun·e. La question de la non-mixité / mixité choisie a été m'a beaucoup préoccupée quand j'ai démarré mes ateliers indépendants. Quelle non-mixité ? Pourquoi ? Pour qui ? Comment ? Oui, la non-mixité me semble indispensable : c'est un outil de lutte et d'émancipation pour les personnes minorisé·e·s. Or, si je suis d'accord avec la nécessité d'espaces non-mixtes, qui permettent à des personnes de s'inclure elles-même, de se mettre au centre et d'être sujet de leurs actes (groupes d'écriture non-mixte pour permettre la parole de personnes minorisées), il me semblait, d'expérience, que l'expression de l'exclusion de certaines personnes au préalable, par l'intitulé de la non-mixité (intitulé lui-même sujet à débats dans les milieux pratiquant les non-mixités), cela ne suffisait pas. Mon utopie personnelle, pour mes ateliers, est qu'ils soient « pour tous·tes ». Vraiment ? Jusqu'où ?

Une des pistes possibles est le fait qu'une partie de ce que la non-mixité apporte est un espace de liberté de parole, d'identités respectées, d'égalité presque, de sororité (je signale que mon ordinateur a corrigé de façon automatique « sonorité »)) dans les non-mixités féminines, mais pourtant elle n'empêche pas diverses violences / intolérances / dominations au sein des groupes non-mixtes, dans notre cas lors des ateliers d'écriture.

Alors comment ? Est-ce que si j'annonce que je valorise le matrimoine (je signale que mon ordinateur a corrigé de façon automatique « patrimoine »), les langages multiples et

⁴⁹ formulation de Fatou

protéiformes, inhabituels, si je parle au féminin pluriel lorsque mon groupe est constitué en majorité de femmes, si je parle au neutre quand la moitié des personnes sont non-binaires, si je m'appuie sur des autrices qui ne trouveront aucun référentiel chez la majorité du public masculin mais auront peut-être une résonance particulière pour l'une ou l'autre participante, si je propose aux personnes de nommer leurs pronoms en début de séance afin de sensibiliser à cette diversité et demander à chacun·e de faire de son mieux pour respecter cela⁵⁰, peut-être que c'est en partie ce cadre qui ouvre un espace de respect, de soin à soi et aux autres, de manière partagée : un des objectifs technique de la non-mixité ?

Peut-on demander au groupe de faire le travail sans avoir proposé un cadre ? Par là j'entends que, si je déclare une non-mixité mais que je ne propose pas de cadre dans cette non-mixité, attendant des participantes qu'elles fassent elles-même le travail d'attention, le chemin jusqu'à cet endroit d'écoute qui ouvre la confiance que je recherche dans les ateliers, alors je me fourvoie : le groupe ne peut être responsable ex-nihilo de son propre cadre, à partir du moment où il a été rassemblé par une ou plusieurs personnes hors de lui-même (cela ne vaut pas pour les groupes autogérés).

La pratique du « trigger warning »⁵¹ dans l'atelier *Langue de lutte* mené depuis 2019 à la Mutinerie, bar lesbien parisien, par Alex-ia Tamécylia, me semble une pratique intéressante en ajout du cadre et oeuvrant dans le sens de l'aménagement d'une pratique utopique : quelque part, c'est imaginer de pratiquer concrètement une forme d'attention à l'altérité, d'imaginer qu'il y a des choses qu'on n'imagine pas, de prendre soin de ce qui est partagé mais surtout de ceux à qui cela est partagé. Une forme d'éthique littéraire du partage ? Ainsi dans les ateliers *Langue de lutte*, chaque personne qui va lire son texte est amenée à réfléchir à ce qui est raconté : des violences ? lesquelles ? des thématiques difficiles qui peuvent réveiller des traumatismes chez d'autres participantes ? Ce premier regard en retour sur les textes que l'on y écrit, avant de les lire, pour fournir si besoin la mention d'un ou plusieurs « trigger warning », est une façon de rendre chacune responsable des mots qu'elle souhaite partager, et de prendre soin du

⁵⁰ Milady Renoir précise quand même, en mettant cela en oeuvre, que tout le monde n'est pas forcément familier·e des manipulations de pronoms visant à plus de respect des diversités de genre, et que l'on peut faire des erreurs, sans le vouloir, et sans que cela soit une agression.

⁵¹ « On peut la définir, dans une première approximation, comme une pratique native du web consistant à procurer des avertissements de contenu spécifiquement destinés aux personnes souffrant de stress post-traumatique. Cette pratique est particulièrement répandue dans les communautés cyberféministes anglophones. » définition par Anne-Charlotte Husson, dans son article « Éthique langagière féministe et travail du care dans le discours. La pratique du trigger warning »,

groupe. C'est une pratique que je trouve très intéressante, collective, et, comme l'écriture inclusive, elle relève principalement d'un entraînement qui forme une habitude et d'une attention générale aux autres.

Par ailleurs, plusieurs animatrices citent la nécessité d'être bienveillant·e avec les autres mais aussi avec soi-même pendant l'atelier ; injonction rare dans notre société de la compétitivité, et bienvenue quant au sujet de l'écriture, puisqu'un des gros blocage, une entrave à l'écriture est le jugement des personnes sur ce qu'elles écrivent, souvent même avant d'avoir écrit quoi que ce soit, une appréhension précédant l'acte lui-même. Déconstruire ce jugement sur soi, sur les autres, revient à alimenter l'idée d'un rapport de coopération plutôt que de compétition dans l'écriture également, un mode de relation utopique ?

Certaines animatrices proposent dans le cadre de début d'atelier de prendre un temps pour prendre conscience de nos privilèges afin de les avoir à l'esprit lors des prises de parole ensuite ; une suggestion qui favorise l'attention aux autres, une posture d'écoute et de vigilance voire de soin qui peut permettre une meilleure circulation au sein du groupe. N'est-ce pas là un enjeu de vivre ensemble, plus généralement, et qui correspond à une forme d'utopie féministe puisque consciente des enjeux de pouvoirs et essayant de les gérer ?

Enfin les animatrices rappellent qu'il est possible de *ne pas*, que cette liberté s'exerce dans l'atelier : le droit de ne pas écrire, ne pas rester, ne pas partager. Et s'il y a la possibilité de ne pas, alors le faire, c'est le faire par choix, c'est être acteur·ice de son action (d'écriture, de présence, de partage). Dans l'atelier de Mange Tes Mots, Margot revendique que « le mot doit être libre ». C'est faire de son mieux pour lui laisser cet espace, être attentif·ve à ne pas brider les imaginaires, à ne pas faire ré-encager ce qui cherche à se déployer dans les ateliers, précisément. Pour le dire de manière compliquée mais jolie :

« L'humain n'est qu'un épanouissement du langage dans la surprise d'une créature en rupture d'animalité. Parole, lecture et écriture, ces trois dimensions complémentaires, sont indispensables pour fonder un espace de langue où la quatrième dimension, qui est le temps humain, puisse trouver toute sa densité, pour que la mémoire nourrisse en permanence l'utopie simple d'exister. »⁵²

⁵² HADDAD Hubert, *Théorie de l'espoir : à propos des ateliers d'écriture*, Reims, éditions Bernard Dumerchez, 2000, p.21-22

Et plus simplement, en citant la Charte Kalame⁵³ :

« Animer un AE est un engagement, une adhésion toujours à reconduire. »

Ainsi, les animatrices « mènent la danse mais c'est à chacun de trouver sa place »⁵⁴ : en choisissant la musique de départ (verbale et non verbale) elles donnent sa teinte de départ à l'atelier, de la même façon qu'en formulant les propositions de cadres, les consignes, les outils à disposition, elles sortent les différentes voiles du bateau ; et si ce point de départ appartient à celle(s) qui anime(nt), la suite appartient à tous·tes, et prend les couleurs de chacun·e dans l'arc-en-ciel des singularités présentes.

CONCLUSION – RISQUER

Étant admis que l'atelier d'écriture peut permettre de s'exprimer, qu'en son sein peuvent se déployer les diversités, les contradictions, les dialogues, les ouvertures aux autres, les affirmations de soi, les confiances, les écoutes, alors, n'est-ce pas aussi qu'il peut être saisi comme un outil à bricoler des utopies quotidiennes, et à les revendiquer comme telles ?

Et vous, quelle est votre utopie ? J'aimerais beaucoup un monde où les utopies se parlent, se rencontrent entre elles, se choisissent, créent des collectifs d'utopies dont on peut entrer, sortir, dans lesquelles naviguer, questionner chaque facette. Ce seraient des cotopies. Et il y a certainement de belles histoires à inventer ici...

Et puis peut-être est-ce entre autres là, par, avec et pour les ateliers d'écriture, qu'il est possible de pratiquer chacun·e sa propre utopie ?

Les ateliers d'écriture n'ont pas de fin. Comme toute utopie vivante, leurs pratiques se métamorphosent continuellement, ne sont jamais figées : si elles le deviennent, elles meurent. Elles embrassent le désordre et l'imprévisible, s'ajustent aux personnes, aux moments socio-politiques, aux besoins humains. C'est le processus qui compte, c'est de renouveler cette démarche, de ne jamais la prendre pour acquise, de ne jamais ignorer que les dogmes peuvent faire irruption, que les contraintes matérielles poussent aux raccourcis, aux irrespects en tous genres, mais aussi à la créativité, à la prise de risques, à l'audace, à la surprise. Ne pas ignorer

⁵³ voir page 67 (annexes ; troisième page de la Charte Kalame)

⁵⁴ merci Fatou pour cette métaphore

que toute parole est située, que protéger c'est déjà dominer, mais aussi et surtout ne pas rester immobile, ne pas se figer, ne pas s'oublier les deux pieds dans le béton... : rester en mouvement, cultiver les utopies.

Car ces utopies pratiques et réelles surgissent dans les interstices des actions culturelles menées par des artistes, des bibliothécaires, des enseignant·e·s, des auteurs et des autrices et poète·sse·s, des personnes, qui, surtout, peuvent être n'importe qui, mais qui, à ce moment, sont animatrices d'atelier, facilitatrices d'écriture, passeuses, éclaireuses – avec des failles, des désirs, des peurs, des rêves, des talents. Chacun·e est libre de se saisir de l'outil « atelier d'écriture », et si la pratique n'en est pas anodine et réclame une prudence, un cheminement, une réflexivité qui arrivent avec la pratique elle-même, elle ne peut en revanche être réservée à certain·e·s.

S'engager encore, sur le champ de l'écriture, par elle, en commun et individuellement, en circulations. Car si nous écrivons nous-même nos récits intérieurs et collectifs, les partageons, leur faisons la place d'être entendus, alors, peut-être, peut-on entrevoir une société un poil meilleure demain, et après-demain, et tout à l'heure déjà ? Cet engagement est continuellement à l'écoute (de son propre désir, des réactions des autres, des évolutions intérieures et extérieures...), et montre sa force dans la vivacité des initiatives culturelles menées dans et hors des institutions⁵⁵, par et malgré elles. J'en reviens à Virginie Lou-Nony qui réfléchit à l'acte d'écrire, et de faire écrire, en ces termes, au démarrage de son livre et qui pourrait être aussi un mantra pour commencer chaque atelier :

« Pourtant, et malgré le sentiment poignant que tout a été dit (...) ; en dépit de la conscience de mon impuissance, je reviens à la charge. C'est moins le fait d'un caractère particulièrement obstiné que de ma nature simplement humaine. Car au-delà, ou en deçà, de tout ce qui nous sépare, nous, humains – langues, coutumes, rituels, dieux et usages –, le besoin de parler nous rassemble (...). »

Je salue les personnes qui arrosent continuellement ces utopies actives du quotidien, qui cultivent l'autodéfense comme la nuance ; au sein des ateliers, là où se mêlent les couleurs ramassées à l'extérieur, qui font de nous ce que nous sommes, qui forgent nos croyances et les déplacent, celles avec lesquelles on anime et qui nous animent en retour, avec lesquelles on insuffle un mouvement dans les ateliers entre les personnes, dans les mots et en soi, mais aussi

⁵⁵ voir les travaux autour des Droits Culturels (France et Belgique) et deux extraits en annexes

à tout cela qui se fait hors des ateliers. Les utopies féministes, concrètes, en scened, cultivées dans des espaces-temps – qu'ils soient vastes ou interstitiels : dans les salons, dans les jardins, dans les cafés, dans les universités, dans les lieux communs, dans les manifestations, dans les collectifs vivants, dans les rues, dans la vie.

Et de risquer l'utopie, en reconnaissant qu'il s'agit (tout à fait autant qu'au théâtre, et cela je l'apprends) d'un travail d'équipe, avec le même besoin tourné vers chaque singularité pour exprimer à la fois son potentiel émancipateur et incarner une cohérence entre le discours et les actes. Je laisse les mots d'Elisabeth Bing, qui a ouvert cette recherche, en dessiner le futur : « Ecrire est un risque radical, faire écrire est indissociable de ce risque. »⁵⁶.

⁵⁶ BING Elisabeth, op. cit., p.304

ANNEXES : PAROLES D'ANIMATEUR·ICE·S D'AUJOURD'HUI

Je reproduis ici les paroles de chaque personne rencontrée m'ayant répondu. Imaginant qu'à la lecture, vous entendrez à la fois la bigarrure et les convergences de cet ensemble polyphonique : réjouissant, tout en nuances et contrastes (comme l'utopie)..

IMAGERIE ET MÉTAPHORES : (D)ÉCRIRE...

Si l'animatrice était un personnage, quelle serait-elle ? pendant l'atelier ? Avant ? Et après ?

M.R. : Chimère de plusieurs espèces et espaces, avec cadre et sans contour.

H.A. : Avant : une sage-femme. Pendant et après l'atelier : un souris qui se faufile entre les rangs

A.G. : Un ange déchu ? Marilyn Monroe ?

C.E. : Avant : un savant fou. Pendant : un facteur. Après - un analyste

A.C. : Avant l'atelier, un peu savant fou (savante folle !) avec les cheveux en pétard, qui court dans tous les sens et qui a le cerveau en ébullition complète, un mélange d'excitation de l'atelier (encore) en train de se créer et du stress de devoir finaliser/figurer la préparation et être prête à temps - pendant, un moine bouddhiste pro de l'instant présent ? - après ? souvent je me sens repue, mais c'est pas un personnage ;).

M.Z. : Un espèce de fantôme, avec une présence très épaisse, un peu comme les créatures qui font passer les âmes d'une rive à l'autre. On sait sa fonction, on passe entre ses mains sans les voir, et on chemine guidé-e par ellui sur un tracé dont on devine les contours. Avant, un fantôme qui fait le vide pour laisser la place d'accueillir ; après, un fantôme un peu vidé d'énergie mais rempli de tout ce qui a émergé dans le moment.

M.F. : Une bergère, une sage-femme et une jardinière à la fois.

F.S. : Ce serait une super-héroïne. Pendant : avec des carnets magiques. Avant : avec une cape d'écoute. Et après : qui respirerait pour enregistrer et garder tout ce qui vient de se vivre.

Si tes ateliers étaient une situation, ce serait quoi ?

Dans l'oeil d'un cyclone, calme et tourmente emmêlés.

Des gens qui, les pieds cloués au sol, apprennent à voler.

Du désir et de l'ombre : Mystery train de Jim Jarmush ? Du corps et de l'éclat.

Un cercle d'écriture (comme un cercle de parole) sans caméra ni enregistreur

Un baptême de plongée (dit celle qui n'a jamais fait de plongée).

Un rendez-vous stratégique dans une station essence pour un groupe bigarré dans un film d'apocalypse zombie.

Une marche au bord de la mer, où l'on ramasserait des coquillages.

Un pique-nique.

Si l'atelier est un établi, peux-tu me le décrire ?

Doux bordel. outils classés mais pas rangés. établi en bois épais, strié et marqué. quelques machines mécaniques un peu grasses d'huile de coude et quelques outils dont l'usage n'est pas clair. et une odeur de popote, de cire, de suie mélangées.

Un établi jonché de photos, de souvenirs, de bouts de mots écrits un peu partout, d'odeurs, de voix, de gens, de couleurs et de lumières, qui finit par être rangé avec une minutie obsessionnelle au fil de l'écriture, avant de subir à nouveau le délicieux châtiment du désordre.

Y a rien d'établi dans ce que j'ai vécu en atelier. C'est des tentatives. Un dispositif qui se déploie, avec des doigts et des bouches articulées. Y a des tables, souvent. Pas encore d'atelier au lit. L'atelier pourrait être une étable, où nous serions animaux comme on peut. L'anima en latin, c'est le souffle ; l'âme. Étable des âmes. Ya des plumes ? Des sens et des silences. On essaie de pas se cogner. Y a des blagues qui font ricochet. On se laisse pas enfermer. Tout le monde peut ouvrir la porte.

Un vieil établi plein de trous qui permettent à l'écriture d'être accidentée.

Avec des outils dont on ignore parfois le nom.

et un droit de les toucher même si on ne sait pas encore comment s'en servir.

C'est un beau bois épais, genre du noyer. Il est recouvert d'outils de toutes les couleurs, certains sont rangés avec des crochets très spécifiques et des étiquettes qui matchent entre elles, certains sont juste jetés là en bordel, mais on sent qu'ils sont tous aimés. Par endroit l'établi est laqué, par endroit ça se fendille, par endroit y'a des tâches de peinture mais le tout est solide et robuste et il fait sens malgré tout. Il sent bon.

Il est en bois un peu collant des matières passées, il est jonché mais on se retrouve parmi les papiers, il est recouvert d'images, de livres ouverts et tachés de café.

Des outils bien rangés. Un aménagement qui permet d'utiliser et ranger le matériel facilement. Des feutres, des stylos de moults formes et couleurs. Des papiers et des carnets de moults formats. De l'affichage...

Si l'atelier était coloré, matiéré ?

Une couleur anthracite et mate, au sens multistrat. entre argile et ciment.

Les reflets de la lumière sur du papier froissé.

Du sable gris qui se colore selon les éclairages.

Un croisement entre végétal et minéral avec toutes les nuances du schiste, du marbre et de l'argile.

Ample, fluide, léger.

Quelque part entre la tenue Super Drag de Punani dans l'épisode 1 de la saison 2 de Drag Race France et la pierre des falaises de Douvres.

Du crochet de laine brune.

De la soie. Violet foncé et noir.

Si c'est un mouvement ?

Danser sans chorégraphie, comme dans un geste idiot (au sens dénaturé d'ordre).

La vue depuis la fenêtre d'un train en mouvement.

Franchement, j'aimerais bien que l'atelier soit un genre de documentaire sur le kung-fu.

Permanent et éphémère. Et centrifuge.

des zigzag, des cercles concentriques autour d'une même thématique. On y va, on y revient, on tourne autour, on la regarde autrement, on la tricote et on la détricote.

Les mouvements de Earfquake sur TikTok, dans la vidéo où il interprète librement un enchaînement de ballet devenu un meme.

Une transhumance

Une phrase de danse.

Et un horizon, il est comment ?

Dessus de la surface et sensation de (contre-)plongée.

Le ciel et la mer qui se rencontrent et se confondent et que l'on peut voir depuis un train en mouvement.

Je viens de découvrir que l'horizon c'est aussi une couche de sol. Ce serait l'horizon mixte.

Il recule à mesure qu'on avance.

Brumeux mais pas trop. qui laisse à chacun·e la place de distinguer ce qu'elle/il souhaite dans le brouillard.

Un soleil levant qui incendie une grande étendue d'eau dans une montagne avec plein de conifères.

Un ciel chargé, sur une forêt.

La mer.

EN TROIS MOTS, QUEL·LE·S SONT...

Les droits fondamentaux des participant.e.s ?

Écrire, ne pas écrire, tenter.

Liberté. Anonymat. Écoute.

Écrire ? partir ? jouer ? Se sentir accueilli·e, j'ai une grande envie d'hospitalité pendant les ateliers. Animer, c'est pas être un·e gourou. Faut être humble devant les participant·es qui vont te suivre dans tes délires. Se sentir écouté·e. Se sentir auteur·e, à

donf. La question de la bienveillance m'intéresse moins que celle de la confiance. On se fait confiance, on va essayer.

Essayer, rire, se taire.

Écrire, ne pas écrire, faire des erreurs, bousculer la langue, ne pas savoir avant d'écrire, ne pas savoir après avoir écrit, ne pas comprendre ce qu'on a écrit, ne pas avoir envie, écrire toujours sur les mêmes sujets, explorer des trucs. oups j'avais pas vu le "en 3 mots", hmmm alors, faire et défaire.

B.J. : Être accueillies, respectées et écoutées telles qu'elles sont/ là où elles en sont.

Droit de consentir (consentement libre et éclairé) ou non, droit d'être écouté-e, droit d'être accueilli-e (j'aime pas le mot bienveillance je trouve qu'il est galvaudé mais c'est l'idée, dans la limite du respect disponible)

Silence, détour et emprunt.

Vous avez le droit d'être qui vous êtes dans le respect de la limite des autres. L'écriture est un espace de liberté qu'on peut saisir de moult manières. La poésie appartient à tous le monde.

Les super-pouvoir des ateliers ?

Super Légitimation. Super Exutoire. Super Titillement.

Introspection. Évasion. Lâcher-prise.

Transformer des mots individuels en mots collectifs. Sortir de l'individualisme. Lutter contre le capitalisme. Beaucoup de gens n'arrivent pas à écrire seul-e mais y parviennent en ateliers. Y a un pouvoir d'apparition.

Le non-jugement, la non-efficacité, la non-intention.

Empouvoirement, connexion, anti-procrastination.

La création et l'écriture en un temps réduit de textes hypers forts / la sensation de bien être pendant et après / le partage avec le groupe / la découverte de soi (de certaines zones de soi) / la réminiscence de souvenirs.

Liberté, communauté, beauté (amitié respect foot2rue également

La connexion entre les participants, les fils tissés entre les textes ! La création d'amitiés aussi.

Créer sans compter et sans objectif de production finale.

Les limites des ateliers ?

Le collectif comme appui mais aussi comme réceptacle, comme surenchère, comme faux-semblant. La sacralisation de l'écriture. Le pouvoir d'une langue écrite qui nie l'appel d'autres formes d'expression.

Groupe. Attentes. Contraintes.

Souvent, y a pas assez d'argent. On est mal payé·es. Y a beaucoup de boulot, avant, pendant et aussi après, si tu veux faire un bilan de l'atelier, garder une trace, ce que je fais très souvent. Limite de temps : on doit faire trop vite. Limite de confiance : on fait ce qu'on peut dans le cadre imparti. Pour les participant·es, je sais pas ? Ne pas être instrumentalisé·es au nom d'un truc qui les concerne pas forcément.

L'exercice d'un quelconque pouvoir.

Des graines plutôt que des jardins.

La réécriture (ou plutôt l'absence de réécriture).

Respect, ressources matérielles, pouvoir.

Ne pas parler pendant que l'autre parle, ne pas briser le silence durant l'écriture, et comme nous avons peu de temps, se centrer sur les retours positifs pour que les personnes qui partagent repartent de l'atelier avec de la confiance.

Le temps.

Les racines des ateliers ?

L'éducation populaire. l'engagement politique, la voie poétique.

Honnêteté. Partage. Vulnérabilité

Les pionniers : l'éducation permanente, je dirais. Une vocation politique à pas laisser aux élites le plaisir et la pratique d'écrire. Mais aussi des gens comme l'ouliipo, qui ont travaillé à plusieurs. Les collectif·ves d'artistes.

L'inconnu, le vivant, l'invisible, l'indicible.

Loin en dedans.

Quelque chose entre les écrits et les pensées de Karl Marx, Gérard Genette, Gayatri Spivak et Arundhati Roy.

Se retrouver en temps de crise, sortir de sa solitude.

Les mots.

Les ailes de l'atelier ?

La faisabilité (acte d'écrire). les regards croisés sur ses textes. l'abordage de ressources et références qui semblaient inabordables, seul·e.

Suspension.

Les participant·es. Les textes qui inspirent. La chance qui permet des trucs qui s'expliquent pas.

Le désir d'avancer ensemble.

Loin au-delà.

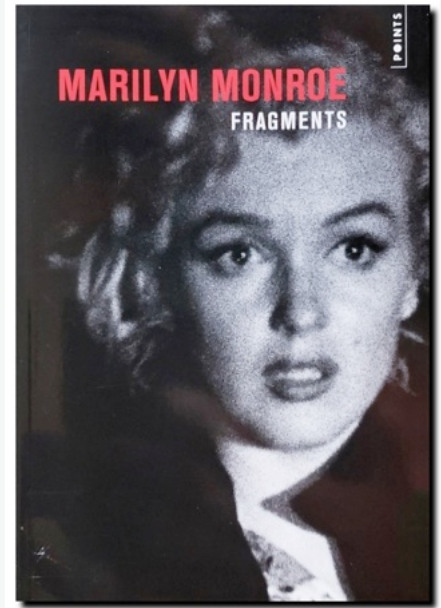
Les individualités des participant·es, et les circulations qui se créent entre elleux pendant l'atelier.

L'écoute et l'enthousiasme des participants.

Le tracé.



Mystery Train (bande annonce VOST)



Horizon (pédologie)

Article Discussion

Lire Modifier Modifier le code Voir l'historique

Pour les articles homonymes, voir [Horizon](#).

Un **horizon** est une couche du **sol**, homogène et grossièrement parallèle à la surface. Les pédologues utilisent plutôt le terme de couche si toutes ses propriétés sont issues de la **roche-mère** ou si son origine génétique est indéterminée.

Description [modifier | modifier le code]

Les caractères de différenciation des horizons sont en particulier les suivants : couleur, **texture** (composition granulométrique : **argiles**, **limons**, **sables**, cailloux), pierrosité, **structure**, **porosité**, consistance, **acidité**, richesse en matière organique, exploitation racinaire, activité biologique, humidité, salinité, richesse en **calcaire**.

L'ensemble des horizons constituent le **profil de sol** ou **solum**.

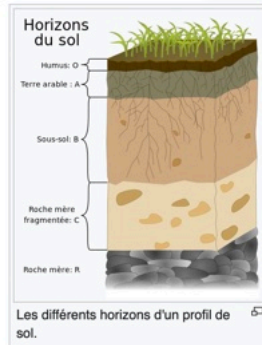
Les différents horizons [modifier | modifier le code]

Stratification théorique simplifiée [modifier | modifier le code]

Dans la théorie, le sol étant le résultat d'un processus d'altération de la roche-mère sous-jacente et de l'activité biologique superficielle, sa stratification (organisation en couches superposées) est traduite comme suit :

- O** - horizon organique, c'est-à-dire là où se dépose la matière organique morte (restes d'êtres vivants), riche en litière.
- A** - horizon mixte (normalement situé à la superficie du sol) d'incorporation de la matière organique à la matière minérale.
- B** - horizon d'accumulation de la matière minérale plus en profondeur.
- C** - horizon constitué dans la zone d'altération de la roche-mère.

NB : Horizon O et A constituent le sol arable (favorable pour l'agriculture)



6125 J'aime
dragrace_france La catégorie est : "SuperDrag" 🏆👏👏
Punani @roseandpunani
Retrouvez #DragRaceFrance tous les vendredis à 18h sur la plateforme @france.tv et à partir de 22h40 sur @france2



earquake3
Earquake · 2-24

Suivre

CONTEMPORARY 🏆 #pourtoi #foryou #fyp #dance #dancechallenge #ballet
#contemporaryart #dancer

Claire Frédéric m'a répondu sous forme d'une lettre que je choisis de reproduire dans son intégralité ici

Bruxelles, le 15 avril 2024

Chère Émilie,

J'ai choisi de partager ma réflexion inspirée par vos questions et propositions.

J'aime votre invitation à prendre le temps et à avoir la curiosité de se prêter à l'observation et la compréhension de nos pratiques professionnelles. Cette quinzaine de questions courtes m'ont invitée à y entrer, m'y perdre parfois en espérant toutefois enrichir votre travail de recherche.

J'aimerais pouvoir parler de mon métier comme celui d'une affûteuse de plume, une artisane du social.

Exploratrice, avant, elle fait de la collectivité sa matière première. Artisane, pendant, elle observe, écoute et tisse. Etrangère à la ruche, après, elle se met en retrait, analyse et apprend.

Une affûteuse de plumes mène un atelier d'écriture professionnelle comme une expédition dans un pays malaimé où s'entremêlent le langage, la pensée et l'action. A plusieurs. En cordée. Bien équipé.es. Avec une variété d'outils et d'usages. Pas nécessairement aguerri.es. Attentifs et attentives les unes aux autres.

Son atelier n'est pas un établi mais une table avec le nombre de convives juste suffisant pour manipuler ces outils, la relation, l'image, le mot, l'expérience, le temps, l'expérimentation, la question pour n'en citer que quelques-uns.

Tous sont d'une richesse insoupçonnée mais au combien difficiles et exigeants dans et par leur manipulation.

C'est une matière brute, rugueuse avec des aspérités qui se meut, s'assouplit, se transforme au contact des mots, des relations, des rires, des silences.

Une couleur ocre orangée, joyeuse, chaleureuse, enveloppante, apaisante teinte ce moment.

Interruptions, suspensions, fulgurances, hésitations, c'est un mouvement qui dit le doute, la recherche, l'étonnement, la découverte.

Avec un horizon différent pour chacun et chacune. Imperceptible, inaccessible, proche, dense, varié, multiple, lointain, lumineux.

Une destination.

Une échappée.

Un endroit où il est possible de s'emparer de l'écriture et de la lecture comme chemins d'accès à la pensée ; de développer et partager des expressions culturelles diverses ; de participer à la vie politique en développant ses propres pratiques littéraires et langagières ; de raconter une vision du monde qui a droit de cité dans les débats qui traversent nos sociétés.

Une liberté.

Celle de s'emparer de l'atelier comme moyen d'émancipation collective de la servitude administrative et, de l'écriture, comme occasion de raconter, de penser et fabriquer des lectures sensibles du social.

Les écrits qu'on y retrouve sont profondément politiques et peuvent nous aider à lire et comprendre ce social, ses mécanismes d'exclusion, ses parts d'inavouable mais aussi et surtout ses pans d'explorations et d'utopies dans lesquels nous pouvons nous projeter, rêver, construire.

Nous pensons et fabriquons ces lectures dans un espace, un temps, un rythme, avec des propositions, un lieu, un accueil autant d'éléments qui permettent l'aménagement et l'installation d'un terrain d'écriture aux confins de l'action, à la lisière de la pensée, à la frontière du langage. Un espace balisé, délimité, protégé qui permet d'entrer en écriture.

Une conviction.

Entendre un employé administratif dans une maison de repos et de soins dire qu'il a une place dans la chaîne de l'écriture aux côtés du personnel soignant, de l'équipe psychosociale et de sa chère de service ; un responsable technique retrouver le plaisir d'écrire un rapport de chantier et mesurer l'importance de cet écrit pour l'installation d'une famille dans un logement social ; une représentante d'un service public reconnaître que le formulaire pour obtenir un subside rend illisible les pratiques professionnelles d'un secteur culturel.

Défendre le droit à l'oubli en brûlant un dossier de guidance sociale d'un jeune accompagné par des services de l'aide à la jeunesse ; renvoyer des pièces en chocolat aux autorités publiques et refuser un subside estimant et argumentant que les droits culturels valent plus que « ça ».

C'est désirer réhabiliter ces écrits, rapports journaliers, courriers à une instance sociale ou judiciaire, journaux de bord d'un atelier, chartes déontologiques, contrat-programmes, etc. et leur redonner leur nature politique. C'est essayer de faire de ceux-ci un véritable maquis. De résistance.

Dans l'atelier, c'est oser imaginer que c'est possible. C'est essayer. Pas seul.e.

Car cette écriture est exigeante. Celles et ceux qui la pratiquent ont une responsabilité.

L'écriture professionnelle touche à l'intime, de celui et celle qui écrit, de celui et celle qui lit, de celui et celle dont on parle, « l'usager et usagère », « le public ciblé, visé, à atteindre ».

C'est sans cesse faire appel à l'expérience ; à ce qui est éprouvé quotidiennement dans le sens de ce qui se fait et ce qui se vit. La matière-texte naît de confidences issues d'une relation de pouvoir entre une personne qui met une partie de soi à la merci de l'autre.

Dans une relation à trois, usager.ère, professionnel.le et celui et celle qui décidera, juge de la jeunesse, conseiller ou conseillère d'aide sociale, fonctionnaires publics, d'une aide financière, médicale ou sociale.

Cela nécessite de la retenue, de la prudence, de la lenteur, du temps.

C'est, avant d'écrire, prendre contact, nouer la relation, la tisser, en définir les contours.

C'est installer la confiance.

C'est ensuite récolter de la matière- texte faite de confidences et en mesurer la préciosité et l'importance.

C'est enfin en tirer un portrait sensible décrivant des humains en prise avec un quotidien inacceptable parfois invouable.

C'est inviter à cette vigilance, dans un contexte d'acharnement bureaucratique et de contrôle social exacerbé dans lequel celui et celle qui écrit va devoir composer, infléchir, résister. Parfois seul.e.

Il est nécessaire, dans ces ateliers, d'allier écriture et interrogation éthique.

Ce qui est le plus pénible, c'est de ne pas avoir l'espace dans le temps de l'atelier, dans les attendus des participant.e.s et commanditaires pour installer cette vigilance, exigence et interrogation éthiques sur la place et sur ce qu'on dit de celui et de celle dont on parle.

Enfin, il y a bien un langage propre à nos métiers, qui portent des valeurs, des visions du monde, des concepts qui renferment une représentation de l'esprit qui abrège et résume une multiplicité de situations par abstractions et généralisations.

Ce langage nous permet, certes, d'aller plus loin dans la compréhension d'une situation mais parfois nous fait quitter le concret, nous rend insensible.

Rendre au langage métier sa juste force professionnelle, c'est écrire en conscience, avec le souci de développer plus de clarté et de lisibilité. C'est brasser des mots, plutôt que des concepts ou des idées, pour raconter un quotidien. C'est proposer une écriture, une lecture, une vision du monde. C'est résister au langage dossier, à la langue de bois. C'est allier en permanence intention et attention. Enfin, c'est réhumaniser et repolitiser cette écriture du quotidien.

La maîtrise évoque potentiellement l'emprise de celui ou de celle qui anime, comme celui ou celle qui écrit. Animer c'est, avant tout, accueillir l'incertitude, se trouver sur le chemin de l'écriture de quelqu'un.e, l'accompagner pour un temps, être ébranlée parfois par dans ses convictions.

C'est un métier profondément humain qui nécessite de prendre le temps, avec d'autres, de penser et réfléchir sa pratique d'animation. A ce titre, je tenais à vous remercier, Émilie, pour ce temps passé avec vous, curieuse et intéressée de vous lire.

Cordialement.

Claire Frédéric

Animer ?

Texte composé à partir des notes d'un entretien avec Emilie Fau, qui fait une recherche autour des postures en animation d'atelier d'écriture

animer écrire

Animer, écrire. Je n'ai jamais séparé les deux. Un atelier va permettre un moment d'écriture. Quelqu'un-e va écrire et on ne sait jamais ce que vont devenir les mots de ces moments.

J'ai parfois essayé d'expliquer comment je voyais l'atelier d'écriture. C'était compliqué de mettre des mots sur l'expérience, qui me semblait plus intéressante à vivre qu'à raconter. J'ai ouvert un document qui ne comporte qu'une seule phrase : *l'atelier est une fête*.

On fait la fête. Quand on la raconte après-coup, l'aura n'est plus là. Il ne reste que l'envie de recommencer, peut-être. Y a ces rythmes, ambiances, ardeurs et comment le corps participe, comment l'âme plane. C'est impossible de raconter l'atelier, quand l'écriture s'emballe, quand les textes sortent des bouches, et qu'on se dit : waow, on n'a pas encore fait la révolution^[1]. Mais on aimerait.

J'envisage l'atelier comme une performance, un moment éphémère, qui laissera des traces. Des mots, certes. Mais aussi l'impression qu'on a fait ça, ensemble.

écrire

J'étais auteur-e avant de commencer à animer. Je venais de publier une nouvelle en ebook (à l'époque, tout le monde croyait à ce nouveau support) et je m'apprêtais à vivre une mini publication papier. J'écrivais quotidiennement depuis plusieurs années sur un blog, et j'avais des lecteurices, dont les réactions à chaque texte permettait de comprendre qu'est-ce qui relève d'une adresse qui fonctionne ou pas.

en marge

Qu'est-ce que le style ?

Qu'est-ce que la production d'écrits ?

Des produits, des consommables comme les autres.

Destinés à : nous relier par la lecture.

Permettre à un-e auteur-e d'être avec des lecteur-es sans forcément les voir.

Permettre à un-e auteur-e de vivre de ce qu'il écrit, puisqu'il vend des livres ?

Mais cette possibilité-là ne veut rien dire de l'intérêt réel du livre.

On se doute que les livres qui se vendent le plus sont des livres qui ont su trouver leurs lecteur·es mais on sait aussi combien les maisons d'édition choisissent quel livre aura une meilleure possibilité de diffusion.

Tout ceci relève d'une logique de construction d'une œuvre : un·e auteur·e écrit et se donne du mal pour ça, mais aussi de l'aléatoire de parvenir à être reconnu·e là-dedans.

Moi, cela m'a toujours intéressé d'explorer autour de ça pendant les ateliers.

Je ne dis pas que je suis contre les auteur·es professionnel·les ou leurs succès.

Au contraire, je me réjouis que ça soit possible.

Quand j'ai commencé, je n'avais jamais pensé à animer, et jamais suivi d'atelier d'écriture dans la réalité. Je pensais que les ateliers étaient des espaces pour privilégié·es. Moi, je voulais écrire des choses impossibles. Choquantes. Avec des mots simples. Pas de tournures de phrases particulièrement travaillées. Je m'intéressais à ce qui pouvait se déployer, dans la confession et la dissection de l'intimité, pour parvenir à dépasser l'horizon convenu d'une certaine littérature. J'aimais les jeux de mots, la possibilité du langage à créer par des associations de sons, des messages qui nous émeuvent. Si on m'avait demandé d'expliquer ce que j'espérais d'un texte, j'aurais répondu que je suis attiré·e par les textes extrêmes, d'illuminé·es. Leurs écritures me semblent des remparts contre ce qui nous fait mal du monde. Et ça, je le reçois en atelier.

L'écriture fait partie de ma vie depuis longtemps. Une rencontre qui me donne l'impression d'être avec d'autres, parce que les mots se séparent de moi. Pendant longtemps, j'ai écrit seul·e. On m'avait appris ainsi : l'auteur·e reste dans son coin. J'ai découvert bien après qu'il y a toujours eu des collectifs d'artistes, qui ont aussi écrit ensemble. Le simple fait que les mots soient là, en dehors de moi, me semblait rassurant. Des mots pouvaient dire. J'ai très vite défini l'écriture comme un assemblage. Une sélection. Une fois écrite, une situation s'était modifiée. Une fois écrite, une situation pouvait modifier la vie. On pouvait, grâce à l'écriture, inventer d'autres mondes possibles. En une phrase.

L'arrivée d'internet m'a permis de comprendre plusieurs choses. Se faire lire était formateur. L'anonymat libérateur. J'ai déménagé souvent, avant de venir m'installer à Bruxelles. L'écriture faisait le lien, créait un monde où je me sentais être sans avoir besoin de trop de cohérence ou de bienséance.

J'ai tenu plusieurs blogs. Des connivences se sont formées et c'est ainsi que j'en suis venu·e à l'animation sans le savoir. En 2005, je lance un appel à textes sur mon blog : racontez moi un accouchement. Toutes les contributions étaient anonymes et publiées sous pseudo dans une rubrique créée pour l'occasion : *co-birth*.

Tandis que je me souviens, je cherche des guides de ces expériences. Une histoire, qui s'est effacée au fur et à mesure. En plus d'écrire, on peut dire qu'on a beaucoup effacé.

On écrivait en même temps, et on se contaminait.

L'accouchement

J'ai repensé à cette expérience, après avoir commencé à animer des ateliers d'écriture avec des participant·es assis·es autour de la même table. Ma consigne d'écriture avait fonctionné. La rubrique *co-birth* était nourrie de textes et de commentaires. Je recevais des emails. Une question intime

(accoucher) était devenue collective, je ne dirais pas encore politique, parce qu'à l'époque, je n'arrivais pas à mettre des mots sur la question des privilèges et de comment l'écriture peut ou pas s'en faire complice.

L'accouchement est une expérience humaine qui est souvent idéalisée comme vocation des corps féminins. Le discours dominant invisibilise avec pas mal d'ellipses, les vécus. L'accouchement est une expérience radicale où le hasard et les possibles de chaque naissance ne sont pas écrits à l'avance. On peut apprendre de l'histoire des corps, mais ce projet m'a aussi permis de comprendre que les expériences d'accouchements sont aussi déterminées par l'accueil et de prise en charge dans le cadre de soins médicaux. Espaces intimes où la douleur, l'inquiétude, les questions peuvent se poser. Est-ce que chacune reçoit la même réponse ? Non. Recevoir les récits de *Co-birth* était l'une des premières fois où je constatais qu'une aventure qui semble identique : une femme va accoucher ; va générer des situations très différentes. Dont certaines sont problématiques. J'ai aimé que le projet permette de relier ensemble des histoires où le mot bonheur pouvait clignoter tout du long et d'autres où raconter un accouchement permettait de dénoncer des violences obstétricales, d'offrir un espace à un moment qui n'avait pas été facile. De mieux comprendre comment nos situations nous portent, nous transportent, nous déportent.

C'était il y a dix-huit ans, dans une époque d'avant les podcasts, les réseaux sociaux et la parole libérée. J'ai toujours gardé ces textes avec moi, et après être devenu·e auteur·e publié·e, j'ai eu envie d'en faire un livre, [Co-naître](#), composé de vingt-deux mises au monde.

Animer

Qu'est-ce qu'animer ? J'avais appris que ça pouvait être : juste poser une question. Grâce au blog et à la culture internet, je savais désormais que des gens écrivaient ensemble. Qui et où ? Et en quoi ça me concernait, restait flou. Un jour, j'ai reçu un message de Judith, qui me demandait : « tu connais des ateliers d'écriture ? »

Judith et moi, on voulait surtout trouver des moments pour boire des cocktails ensemble. On avait du mal à caler nos agendas. Mais grâce à elle et à sa question, j'ai créé le blog [touchetestouches](#). Je connaissais pas d'atelier d'écriture, mais je savais qu'on pouvait écrire ensemble sur internet. Ce que nous avons fait. J'ai nommé cet espace « cabinet » d'écriture et pas « atelier ». Comment l'appeler « atelier » sans même savoir ce que c'était ? Atelier, ça semblait quelque chose de plus établi. Nous, on était au cabinet. Mot dérivé de cabine, petite pièce, devenue local du médecin, de l'avocat. Mot qui rappelle qu'on a des boyaux et que tout a toujours le risque de sentir la merde.

Animer. Verbe transitif qui a trois significations. 1. Donner à quelque chose la vie ou l'apparence de la vie. 2. Douer quelque chose de mouvement. 3. Inspirer quelqu'un, le pousser à agir.

Quand on les lit vite, les trois définitions semblent complémentaires. Et pourtant, donner la vie *ou* l'apparence de la vie, c'est pas du tout la même chose. Ça renvoie à nos capacités à nous projeter dans des situations qui peuvent remplacer la vie. Mais pas forcément. Ajoutons à cela l'idée de mouvement. On pourrait se dire : animer est une méthode pour remplacer la vie et créer une forme de mouvement de mots. On sait bien combien les médiations de toutes sortes doublent, triplent, quadruplent, centuplent la vie.

Judith et moi, on se retrouvait pour écrire ensemble. Je préparais les sujets. On commençait toujours par écrire des listes. Je ne savais pas que c'était Georges Perec qui avait le premier, proposé cet exercice. Mais je savais que sur internet, on peut écrire. Et si d'autres font un peu la même chose : tant mieux. Beaucoup de ce qu'on fait en écriture a déjà été fait. [Déjà été dit](#). J'aime les prières. Le fait de répéter. Des mots assez simples. Auxquels on croit.

J'ai toujours aimé les mondes virtuels et leurs espaces d'animation capables de remplacer la vie avec un peu trop de ramifications pour que l'animation qui était promise, soit toujours au rendez-vous. Envoyer des emails, des messages, des vocaux, scroller, c'est donner à quelque chose l'apparence de la vie, l'apparence que tu parles avec quelqu'un, que tu vois quelque chose. Toute notre communication virtuelle est animation. Moi, ça m'a permis de choisir des fragmentations qui sont salutaires à mon âme divisée. Mais donner l'apparence de la vie, ne permet pas forcément le mouvement. Nous recevons, stockons et sommes les récepteurs de tonnes de messages qui ont l'apparence de la vie mais qui ne nous mettent pas en mouvement.

Animer ? ça relève de quel mouvement et de quelle apparence de la vie ? On devrait l'envisager avec beaucoup d'humilité et de temps pour examiner de quelle vie, quelle apparence, quel mouvement, et quelle inspiration à l'action il s'agit. À quel moment ça tourne en rond, l'animation, et ça ne fait que redoubler l'impression qu'on est très occupé-es, certes, mais à quoi ? On fait quoi exactement du lien entre l'apparence de la vie et être poussé-e à l'action ?

avec quoi tu viens ?

Je passe beaucoup d'heures à préparer les animations. La moindre proposition d'écriture pourrait se formuler de dix autres manières. Pourquoi celle-là ? J'ai eu besoin de m'éloigner de la littérature trop bien établie, pour envisager d'écrire *avec*, il m'a fallu faire des choix concernant l'invitation à écrire. J'aime les consignes simples. Je les appelle plus volontiers des propositions, parce que je ne supporte pas qu'on m'impose des choses et je ne sais pas m'imposer dans un groupe, en exigeant quoi que ce soit.

Je les accompagne de textes, poèmes, et autres ressources qui peuvent être surtout virtuelles. Je ne fais pas de hiérarchie.

Avec le temps, j'ai appris qu'une consigne avait une valeur de confrontation ambiguë : on peut y adhérer ou s'y opposer. Deux attitudes qui enclenchent des textes possibles. J'essaie de proposer quelque chose qui ne soit pas trop vague ni trop ouvert. Mais au début de mes ateliers, j'avais envie que l'écriture arrive comme elle pourrait sans contrôle.

Je suis attaché-e à l'idée de parole libre. J'ai mis du temps à comprendre comment la faire vivre pendant l'atelier. Il suffit de se parler et de prendre des notes, et de considérer cette interaction comme un premier réservoir de mots. Prendre des notes, c'est écrire. Écrire ce qu'on dit, c'est écrire. Après, on peut relire. On peut chercher.

écrire ensemble

Après mes débuts qui ressemblaient à une imposture, j'ai pris contact avec Milady Renoir, qui coordonnait feu *Kalame réseau*, aujourd'hui devenu *La plume au bout de la langue* et *objectif*

plume. Je voulais apprendre à animer. Il y avait une formation initiale de plusieurs jours, payante. Je ne gagnais pas d'argent et mes modes de garde avec des enfants très jeunes rendaient trop compliqué la possibilité de s'y inscrire. Les demandes d'animation arrivaient comme des reconnaissances d'un travail que je faisais sans savoir si c'était bien ça qui était attendu. Flottements qui m'ont guidé·e à une exigence que je me suis imposé·e, sans que personne n'ait son mot à dire.

Plein d'ateliers et autant d'histoires. Chaque groupe change complètement la dynamique. Cela va bien avec les sens un peu contradictoires du verbe « animer ». Peut-être qu'on va toucher à la vie ou à son apparence. Peut-être qu'on va être inspiré·es à (se) bouger. L'atelier est dans ces possibles-là. Cela signifie qu'il faudra accepter qu'une signification prenne le pas sur les autres. La vie ou l'apparence de la vie. Le mouvement. Apparent ou réel. Un atelier d'écriture n'est pas un gage de simplicité et même si, à la fin, on peut dire ce qui s'est passé et en quoi c'est relié à la vie, il faut d'abord vivre l'atelier. Ça m'est arrivé de nombreuses fois d'animer le même atelier, avec plusieurs groupes différents. Dans certains cas, nous étions très proches avec les participant·es, très proches de la vie. Sans vraiment comprendre pourquoi. Dans d'autres, les mots s'écrivent et semblent un peu artificiels. Donnant l'apparence de. J'aime les clichés et la sagesse populaire, les dictons. Et pourtant, même avec des déjà-vus, on ne crée jamais un discours convenu, parce qu'il y a trop de points de vue. Parfois unis, parfois contradictoires. On ne peut pas ignorer que les mots ne sont pas isolés. Il y a des mots qui apparaissent et qui seront un point de rencontre. D'autres textes sont enfermés dans une logique. On écrit, on lit. Les personnes écrivent seules ou proposent un texte à plusieurs mains. Quand on lit, la matière se déverse dans nos oreilles et devient la chose en mouvement qui peut prendre l'apparence de la vie. Je dis souvent aux participant·es que se lire nos textes permet différentes choses. Au-delà de la question de : suis-je à l'aise pour lire quelque chose que je viens d'écrire ? Qui est une question qu'il faut toujours se poser. Moi, je cherche les zones de conflit. Et je pense qu'écrire, c'est écrire. Il suffit de le faire. Lire, ça permet d'entendre et la peur d'ajouter sa voix à des mots qu'on a même pas encore digérés peut être surmontée.

Lire permet d'entendre autrement, détaché de soi. D'entendre des connivences parfois surprenantes, entre des textes écrits au même moment au même endroit. D'entendre aussi tout ce qui diffère entre les mots écrits. Des adresses d'écriture, des rythmes, des capacités à donner l'illusion que le texte est fini ou montre ses coutures. On lit avec curiosité. On écoute. Je propose d'écouter en se demandant ce qu'on aurait bien aimé écrire nous-mêmes de ce qu'on entend. Noter quelques mots. Se dire que les textes écrits au même endroit, au même moment, appartiennent à leurs auteur·es, mais sont un don pour nous qui les écoutons. On peut apprendre à écrire ensemble, ainsi.

posture

Pour quelqu'un qui n'a pas appris à dominer, né·e dans une famille où mon sexe de naissance a fait de moi la personne à part, certes, mais pas celle qu'on écoute : j'ai construit mes postures d'animatrice sur des malentendus, avant de me regarder un jour dans le miroir des envies que je pouvais avoir et de me dire : tu attendrais, quoi, toi, d'une personne qui anime ? Et toi, tu es qui ? J'ai compris des choses en assistant aux ateliers d'autres personnes qui avaient l'air de savoir comment se comporter pour écrire avec d'autres. Cela m'a conforté·e dans des certitudes que j'avais déjà, et permis de les rendre plus claires.

Un atelier permet de comprendre quelles sont *nos* démarches d'écriture. De se lire entouré·es d'oreilles qui donneront à nos mots leurs attentions.

Pendant des années, je me suis effacé·e et l'atelier permettait ça. Quand tu commences à animer, sans avoir été préparé·e, tu peux te cacher derrière des textes, des méthodes, que tu ne revendiques pas comme tiennes. Tu es là, bien sûr. Tu sais que si tu ne dis rien, personne n'écrit. Et même cela, je n'en étais pas persuadé·e. J'ai toujours pensé que tout le monde peut écrire sans moi. J'ai mis du temps à me dire que : puisque c'était moi qui étais désigné·e pour animer, j'avais un rôle à interroger.

Avant d'animer, j'écris pourquoi je veux faire cet atelier. Parfois, ça part en digression et je finis par écrire #fuckthefuckers. J'ai trop de pensées qui s'animent en même temps. Écrire a toujours été un autre moyen de me disperser. J'écris avec dix documents ouverts en même temps, et autant de dossiers qui me touchent de près ou de loin. Je m'épuise à perdre les bonnes versions. Je me rends compte qu'un bug a créé quelque chose.

Comment transmettre ça ? Comment en faire ce qu'on peut appeler pompeusement *une démarche d'écriture*. En affirmant que la dispersion est ma porte d'entrée, et en expliquant que ce n'est pas la seule. On en cherche d'autres pendant l'atelier.

Les retours

Le temps des retours me semble l'occasion de comprendre avec quoi on vient dans un texte : soi, quelqu'un d'autre ? Une référence à quelque chose qui peut situer notre texte dans un mouvement qui l'accueillera et lui proposera peut-être aussi des pistes. Une émotion ressentie. Qu'est-ce qui pourrait donner une piste pour continuer l'écriture ? On peut se rapprocher du texte. S'en éloigner. J'aime qu'on se rende compte au fur et à mesure des lectures, de ce qui s'est passé pendant le silence de l'écriture. Tant d'attitudes avant de lire. La gêne. La peur. La tranquillité. L'envie d'y aller. Le refus. Le changement d'avis. Lire vite, lire moins vite. Souvent, quand on lit son texte à haute voix, on se rend compte qu'il existe en dehors de nous. En connivence avec d'autres. Cela donne confiance. Mais il faut accepter qu'un·e participant·e estime que la consigne ne l'a pas inspiré·e et que son texte reflète une platitude qu'il attribue à ce qu'on lui a proposé d'écrire. C'est le moment de discuter de ça : comment sortir d'une impasse ? Comment se sentir auteur·e de son texte et comment s'approprier ce qu'on nous demande ? On n'est pas là pour obéir, en atelier. Mais pour se confronter à de la matière qu'on va enrichir de la nôtre.

Traces

Et les écritures de l'atelier, on en fait quoi ? On peut les oublier aussi vite qu'elles sont apparues, mais moi je les collectionne, comme je l'ai fait avec les textes de co-birth. J'aime qu'elles soient des échafaudages, au milieu de livres qui font œuvre. En atelier, on écrit. On peut s'intéresser à l'apparition pour elle-même. Avant la manie de relire et de chercher encore comment ajouter des mots et comment créer une continuité.

La contamination

J'ai l'impression de ne jamais avoir pris assez de temps pour explorer ça : écrire ensemble. Je peux encore apprendre de ce que ça veut dire. Dès mon premier atelier, j'ai eu envie d'affirmer une vision collective. Une voix collective. On devait faire un ebook, composé de fiches de bibliothèques. Dans un ensemble, on peut espérer que chaque mot soit à sa place. Mais ce n'est pas toujours possible d'envisager l'écriture comme une bonne élève. On pense livre et ordre, alors qu'écrire, c'est aussi saturation et redondance. Tant mieux. On peut venir écrire en atelier pour soi-même. Mais ne pas nommer la possibilité d'une collection, d'une émergence commune, me surprend. Les mots qui se tracent appartiennent à chacun·e, peut-être aussi un peu à toutes. Pendant mes années avec le #poesielab, j'ai pu compiler des écritures d'ateliers, souvent éparses, pour en faire des livrets de poésie où les textes individuels et collectifs se mêlent. Plusieurs fois, j'ai fait l'expérience de montrer ces livrets à des personnes qui lisent peu, et pas du tout de poésie. Leur format carré qui tient quasi dans la main, ainsi que la fragmentation des écritures, attire. L'écriture collective, ce n'est pas juste une manière de remplir plus de pages, cela permet de sortir les auteur·es de leur isolement, et les encourage à travailler, comme des musicien·nes, à chercher ensemble.

Avec le temps, la vie a fait qu'un mot s'est imposé qui est celui auquel je me réfère sans cesse. Mon mot d'atelier. Contamination. Ensemble, on se contamine. Animer et contaminer, dans le même mouvement. Co-animer. Aimer.

Écrire avec.

Un mouvement qui s'est aussi engagé entre les livres, comme Neuf.0, co-écrit avec Anne Versailles et Julien Le Gallo, pendant une performance de neuf heures d'écriture. Livre qui a fait sa vie en atelier.

Maman je suis un réfugié, un projet qui a permis de développer la méthode Q²OCP/F²RT, utilisée en atelier et devenu un livret.

Les livres qui sont des ateliers et qui permettent des ateliers.

La contamination n'est pas une méthode d'écriture ou d'animation très calée dans une seule intention. Pourquoi moi, je veux écrire avec les gens ? Pourquoi les gens veulent écrire avec moi ? C'est pas forcément clair. Y a des peurs et des désirs à interroger. Pendant longtemps, je n'ai pas mis en avant combien la dispersion m'aidait à avancer. Et combien les ateliers, comme espaces avec d'autres corps et cerveaux, m'étaient des refuges. Là, les virus prospèrent entre nous, et permettent à des textes de s'écrire, ou pas. On peut se perdre et continuer à écrire sans savoir où on va, on peut s'inspirer d'une idée qui nous appelle, dans un texte, et on peut apprendre à s'affranchir de la question du hors-sujet. Là, on peut surmonter la peur de pas savoir comment terminer. Et se laisser contaminer par l'envie de recommencer. Écrire. Animer. Aimer.

Lettre de contamination^[2]

Chère Nouche,

Des pixels se sont agités dans ton message : tu l'avais !
Tu l'avais attrapée !
Ou c'était elle qui t'avait voulue
Toi, tu aurais aimé vivre l'invisible autrement
Tu l'avais et ça t'inquiétait parce que
Comme moi, et avec moi tu voulais
Donner
Des ateliers
Il y a eu beaucoup de moments sans
Depuis on ne sait plus quand
Sans que des activités bien établies
Se montrent au grand jour
La maladie n'est pas une amie pour se faire des amies
La maladie fait la peau au toucher
La maladie gagne des cellules et fait prison des projets
Je t'écris du côté d'un écran dans un monde à virus

Tu sais, je n'ai pas beaucoup senti la maladie dans ma vie. Je n'ai pas souvent pensé qu'il fallait s'en protéger. J'ai même parfois rêvé d'être malade. Pour être faible, oui. Parce que j'aime être couchée. J'ai manqué la maladie comme plaie collective. Du temps des grandes années du sida, je vivais très isolée. Je lisais Hervé Guibert, oui. Mais lui aussi, semblait un homme seul. J'ai vu *Les nuits fauves*, et pleuré. J'ai su, pour les artistes partis. Un.e par un.e. J'ai entendu des pleurs. Mais comme une histoire trop loin de moi. Je gardais une idée très très éloignée d'une vision collective.

Tu l'avais et je ne l'avais pas.

Tu t'es isolée.

Bien sûr, tu as guéri. Vite.

Et tu n'as pas disparu derrière la peur.

Tu es venue et ensemble, nous nous sommes faufilées entre les moments sans et les moments avec.

J'avais envie d'un autre moment avec, avec toi.

Un moment avec d'autres.

Tu l'avais et quand je t'ai demandé ce qu'était pour toi la contamination.

Tu m'as dit la guérison.

Alors, oui, j'ai envie de te croire.

La contamination, c'est la guérison.

Et ce soir, c'est pas toi qui me suis, c'est toi qui guide.

Bienvenue dans ton premier atelier, Anna.

Merci d'avoir accepté cette invitation.

[1] Un ami me demande : c'est quoi la révolution ? J'ai cette tendance à idéaliser les retournements de situation. C'est ça la révolution. Qu'une situation se retourne. Je parle pas de la destruction, de la domination de quelques un·es sur d'autres en récupération d'une volonté d'émancipation. La révolution, c'est un mot dont l'étymologie signifie le retour (du temps), le cycle. Rouler quelque chose en arrière. J'aime découvrir cette possibilité, qui est pas du tout valorisée : on roule jamais quelque chose en arrière. La révolution au sens de retour, est aussi associée à la métempsychose, au retour des âmes. L'atelier d'écriture permet que des mots apparaissent on sait pas d'où, et sans doute de ce qui nous a précédé·es. Une révolution, oui.

[2] Lettre écrite pour préparer la co-animation avec Nouche Lits, dans le cadre des ateliers « contamination », proposée par zoom pendant le Covid.

ANNEXES : GLANAGES

La charte Kalame, coécrite en 2018



Regards collectés et tissés – un texte – une charte

S'il nous est nécessaire de partager nos regards sur notre pratique, c'est dans le souhait de créer un texte compagnon des legs générés par la clôture de l'ASBL Réseau Kalame : documentations, site, bibliothèque, revue Parenthèse et formations.

Le 10 décembre 2019 à Vévy Wéron, Namur,

Anne Versailles, Claire Frédéric, Alette Griz, Fideline Dujou, Claude Enuset, Philippe Bertrand, Frédérique Dolphijn, Claire Ruwet, Sophie Margerat, Valérie Moeneclaey, Virginie Quoidbach ont tenté de répondre collectivement et individuellement à plusieurs propositions préparées par le groupe de travail – Biotope.

Ce texte tente de poser des regards sur l'éthique et les fondamentaux de l'atelier d'écriture et du métier d'animateur d'atelier d'écriture.

Il se propose d'être une charte, synthèse du travail et de la pensée de Kalame, et constitue une part de son patrimoine.

° Écriture ?

Personnelle, trace, plurielle, à destination d'autres, l'écriture est une collecte de signes, un art d'expression. Elle permet, de mettre en mots écrits, ou autres, ce que l'on porte en soi ; un point de vue, une émotion, un sentiment, une connaissance, une image, une ambiance, une sensation, une question, une pensée, un vécu, une idée, d'organiser le chaos (intérieur et extérieur) ...

Mis ensemble, les mots expriment une pensée. Ils permettent plus de conscience, de donner un sens. Ils répondent à des règles et à un savoir-faire qui nécessite un apprentissage.

Le texte a une existence propre. Il peut évoluer dans sa forme, sa structure, sa qualité.

Acte concret, écrire c'est transformer « une pensée » multidimensionnelle en une expression linéaire. Entre le feu d'artifice des idées – émotions – sensations – questions... et sa matérialisation linéaire (écrire un mot après l'autre), il y a un travail, un chemin qui demande parfois à être éclairé, guidé, accompagné, canalisé.

Moyen ou un but en soi, l'écriture relie le singulier et l'universel pour rejoindre un lecteur, parler de soi au monde, parler du monde à d'autres que soi et « d'autres sois ».

Elle permet d'approcher des réponses provisoires, éphémères contradictoires.

L'écriture développe un autre rapport au temps et au monde que l'oralité, elle laisse une trace.

L'écriture est la dimension possible d'un métier, par nécessité, par exigence.

° Atelier d'écriture ?

Collectif, individuel, unitaire, en cycle, l'AE est un espace-temps où des participants, quels que soient leurs parcours, s'offrent ou sont contraints de subir (public captif) un temps d'écriture en lien avec un temps de partage de texte, de lecture.

L'AE est animé par une ou des personnes. Des consignes ou propositions d'écritures invitent à produire des objets - textes, en images, en mots, seul ou à plusieurs.

Ces consignes sont destinées à susciter l'imaginaire, le désir d'écrire, l'interaction du participant avec ses mots, par le biais du groupe et de l'animateur.

Il s'inscrit dans différents contextes et champs de pratiques, une bibliothèque, une prison, une école, un hôpital, une maison de quartier, un salon, une association, une académie d'arts, un festival, une master classe, un musée, une déambulation ...

Lieu d'échange de pratiques, il invite chaque participant à exprimer sa propre capacité à produire des textes. On y écrit de la fiction, de l'autofiction, des récits de vie, des actes poétiques, des poèmes, des nouvelles, une pièce de théâtre, un roman, un scénario, un roman graphique, des chroniques, une dramatique radio, des billets d'humeurs, on y joue avec les mots, on y écrit ou pas, on y lit... selon divers dispositifs.

Il est possible d'y venir par curiosité, avec de la matière, des demandes, des intentions, des craintes, de bonnes ou de mauvaises expériences d'écritures.

Avec ses possibles d'expérimentations, dans ce laboratoire, les participants sont invités à produire de la matière texte, dans un cadre bienveillant, parmi un collectif, où chacun apprend de l'écriture de l'autre. L'AE invite chaque participant à rencontrer « son écriture personnelle » et s'autoriser à écrire, ré écrire, fabriquer, de façon autonome, hors atelier. Le processus et la découverte prévalent sur le résultat, on n'y évalue pas, le « bien écrire » est remis en question.

L'atelier d'écriture aurait-il un rôle à (inter)jouer ?

Gage d'ouverture, de réflexivité, d'évolution des pratiques, l'atelier d'écriture serait-il un acteur sociétal de changement ?

Quelle est la responsabilité de l'atelier d'écriture vis à vis du monde ?

Est – il générateur d'une parole à porter dans le monde ?

° Animateur d'atelier d'écriture ?

Ecrivain ou pas, l'animateur d'atelier d'écriture a une pratique personnelle et consciente de l'écriture et de la lecture qui lui permet dans un lieu, un temps, avec des personnes de toutes origines, âges, situations, de faire écrire.

Il - elle est au service de l'écriture des participants et de leur capacité à s'autoriser à être auteur de leur propre texte.

Il - elle s'adapte, ne s'impose pas, ne modélise pas, n'induit pas, n'écrit pas à la place des participants.

Il accompagne les personnes dans la découverte de leur écriture, la réflexion sur l'acte d'écrire et les formes d'écritures.

Il - elle est libre d'exprimer sa propre créativité dans le développement de son atelier, y compris dans les ressources texte qu'il - elle choisit.

Il - elle cherche – explore – invente des propositions d'écriture et la suscite en donnant des consignes de tous types.

Ces consignes ouvertes ou fermées permettent l'exploration d'un imaginaire personnel, et la mise en mots de ce que le participant porte en lui. L'équilibre entre « cadre » et « ouverture » sans cesse redéfini évolue en fonction du contexte, du public, de l'expérience, de l'âge, du cadre de référence des participants.

L'animateur est capable de faire des liens, de favoriser le hors-piste, de démystifier, de nommer, d'encourager, de rendre autonome. Il est conscient des enjeux de l'AE, des consignes qu'il – elle propose, des retours qu'il effectue ou pas.

L'animateur d'atelier d'écriture crée un cadre de sécurité dans l'atelier et est responsable d'une dynamique de groupe porteuse pour chaque individu.
Il dissocie, l'écriture du participant et l'auteur du texte.

Animer un AE est un engagement, une adhésion toujours à reconduire.

° Le texte au centre ?

Le texte, dans sa grande diversité, est au centre de la pratique et de l'atelier d'écriture, Il offre au participant une possible distance entre lui et sa matière texte.

Le texte d'auteur, auquel l'animateur peut se référer, est un appui, une donnée inspirante et nourrissante.

Parler du texte renvoie, étymologiquement, au lien, au tissage. C'est le champ lexical du fil qui frame et enlace. Travailler un texte est un travail qui exige du temps à lui consacrer. Parler de « texte » permet d'ouvrir l'atelier d'écriture à différentes formes d'écrits et écritures.

On peut considérer le texte comme un organisme vivant. Il peut évoluer, il a une vie propre. Point de départ, il s'agit d'interroger sa cohérence interne en proposant aux participants, des temps de partage par le biais de la lecture orale et en groupe, d'explorer différents outils de réécriture, un autre regard sur la matière texte, sa forme, sa structure, ses images.

La découverte des textes des autres permet de créer un apprentissage réflexif, de se nourrir, de percevoir que le texte produit un effet, que l'aventure se joue à trois, l'auteur, le texte, le lecteur, qu'il s'agit de le retourner, le disséquer, le fragmenter, le recréer, l'aimer ou pas, d'y revenir sans cesse pour pouvoir s'en dégager, le mettre à distance, le donner à lire, à voir, à entendre. Les participants font eux-mêmes le lien entre leur « Moi » et leur production. Le texte et son travail sont des chemins d'accès à la pensée, à l'apprentissage critique de ce qu'est l'écriture.

L'animateur peut proposer des textes de tous types et permettre d'autres rencontres entre les participants et la littérature (même à des publics qui ne lisent pas).

° Interroger sa pratique

Au-delà de l'entre - soi

Les participants aux AE évoluent, les demandes et les outils et les mentalités aussi. Les Brouillons d'atelier, les supervisions, les Master classes, la Formation continue centrés sur les besoins des animateurs, sont autant de moyens proposés aux animateurs d'interroger et d'améliorer leurs pratiques toujours personnelles, non modélisées, et parfois spécifiques (scolaire – prison – FLE - maisons de repos...).

Soulignons que les Brouillons d'atelier entre animateurs permettent de se placer dans l'expérience concrète, tantôt du participant, tantôt de l'animateur. Ils réunissent des personnes ayant des expériences d'écritures, de lectures et d'animations très différentes, de découvrir et interroger la pratique des autres pour interroger la sienne.

Interroger la pratique c'est conserver la place du doute et éviter le dogmatisme.

Pour ne pas se retrouver dans un cadre figé, ne pas tourner en rond, pour élargir sa propre expérience, son propre apprentissage, il s'agit de penser ensemble les possibles et les enjeux de l'atelier d'écriture, d'en identifier les spécificités, pour les rendre collectivement visibles, et

audibles par d'autres, en générant des groupes de travail, des échanges réels, collectifs et décentralisés.

C'est aussi remettre en travail des thèmes satellites tel que : dynamique de groupe, intelligence collective, gestion des conflits, communication, cadre/ statut / barème pour la rémunération de notre métier d'animateur d'ateliers d'écriture, comment collaborer et créer des alliances ?

Mais aussi d'explorer d'autres façons de faire, d'autres domaines, d'autres pratiques artistiques, en favorisant la co-animation et la rencontre avec d'autres secteurs, la cross- fertilisation.

*La question, le besoin, le désir du Réseau se montrent encore et toujours.
Kalame clôture une histoire en ayant généré de multiples possibles,
réflexions, travaux, propositions, collaborations, échanges, rencontres,
partages, tentatives, apprentissages ...*

*Sans réseau institutionnalisé, comment continuer à faire vivre ces
échanges, la réflexion, le possible du « penser ensemble le faire
ensemble » ?*

*Comment éviter les dérives, le repli sur soi, l'esprit de compétition, de
concurrence, le non professionnalisme, la déontologie de caste ?*

*Un travail d'archivage des pratiques, des savoir-faire à valoriser, à mettre
en forme, est souhaitable.*

Introduction

Une utopie à la charnière de plusieurs mondes : croiser pédagogie, culture et création

Ajouter de l'humain à l'humain, développer en chacun l'estime de soi, faire lien, ainsi s'énonce *notre projet*.

Son terrain est la création écrite, souvent appelée ateliers d'écriture, la transmission des savoirs, le partage des imaginaires.

Sa nature est politique.

Son mode opératoire est de proposer des outils pour faire, ici et maintenant, l'expérience de valeurs auxquelles nous tenons : le « tous capables, tous chercheurs, tous créateurs » de l'Éducation nouvelle. Qu'elles existent dans les faits, et pas seulement dans les paroles, à l'École (toutes classes confondues), dans la formation, dans les animations culturelles, plus globalement dans la cité. Qu'elles s'enracinent, fassent rhizome, se diffusent.

Sa stratégie est de nous relier à d'autres formes de transformation sociale fondées sur ce même socle de convictions afin que se répandent dans les esprits et surtout dans les actes, fussent-ils infimes, le rêve d'une mondialité⁸ porteuse d'émancipations solidaires, l'utopie d'une société plus juste et respectueuse, soucieuse de dignité. C'est à portée de nos mains, à nous de nous en emparer !

Ce livre se subdivise en quatre parties. Elles décrivent des ateliers d'écriture et enquêtent sur des types d'animations.

8. Édouard Glissant, dans son entretien avec la rédaction de la revue *Les périphériques vous parlent*, 2002, écrit : « Je fais une différence entre ce qu'on appelle mondialisation, qui est l'uniformisation par le bas, la standardisation, le règne des multinationales, l'ultralibéralisme sur les marchés mondiaux, etc. (...) Tout cela constitue pour moi le revers négatif de quelque chose de prodigieux que je nomme mondialité, qui est l'aventure extraordinaire qu'il nous est donné à tous de vivre aujourd'hui, d'un monde qui pour la première fois réellement et de manière foudroyante, immédiate, se conçoit comme un monde à la fois multiple et unique. »



TIMULT | NUMÉRO 11 | DÉCEMBRE 2020

Manufacture des utopies

Enfiler les bleus de travail

— Il faut que je me présente, c'est bien ça ? Moi, c'est Henri... et j'habite toujours dans mon HLM près de l'École des mines. Un an après l'Haraka, on s'est mis à casser les murs de nos apparts. C'était un peu fou, on a tout réorganisé ! Avec mes voisinEs, on avait tellement trainé ensemble sur les barricades et les piquets de grève que nos intérieurs nous ont semblé minuscules, tout étriés. Alors on a décloisonné, droit d'usage généralisé ! On a mis en place une cantine collective, réorganisé les pièces-cuisines de chaque foyer. Les

ados ont revendiqué un étage entier. Des couples ont enfin pu avoir leur chambre solo. Ma fille s'est barrée dans l'espace « jeunes » et je me suis installé avec deux amiEs du groupe méca.

— Nous au contraire, on a laissé tomber nos apparts miteux pour s'installer dans la maison de maître juste là. On s'est retrouvés une vingtaine à partager quinze pièces ! Changer nos habitudes, ça a été assez dur, et devoir penser au jardin, au bois, au ménage et à la prépa des repas...

Au « Pied de biche », regroupés à une quinzaine dans

ce bar associatif stéphanois aux murs bariolés de rouge, l'ambiance est à la fois fourmillante et attentive, d'humeur joueuse.

— Et alors, comment vous êtes-vous rencontrés ? intervient l'unE des animatricEs.

Bob reprend, concentré :

— Sainté, c'est pas si grand. En 2013, on a monté une coordination des communs à l'échelle de toute la ville. À la première réu, j'ai croisé Henri. L'idée était de référencer nos manières de nous organiser dans chaque quartier, de lister les communs qui nous manquaient et ce qu'on pouvait améliorer.

— Avec Bob, poursuit Henri, on a lancé le groupe « bains publics ». On est tous les deux plombiers de formation, alors ça aide.

Petite bourrade complice entre les deux qui amène une rumeur de sympathie dans l'assemblée. Il enchaîne encore :

— Dans le quartier du centre, iels avaient réquisitionné une boîte à sauna pour en faire des bains publics. On a trouvé ça génial. Aussi parce qu'on en avait marre de réparer les fuites de toutes ces salles de bain individuelles. On a mis en place des salles d'eau avec baignoires XXL, bidets, douches à l'italienne. Une pièce commune, ça plaisait à beaucoup. Et ça faisait moins d'entretien. On a réquisitionné des clubs de sport, des annexes de gymnases...

— Qu'on se douche chaque jour ou une fois par semaine, tout le monde a accès à une baignoire !

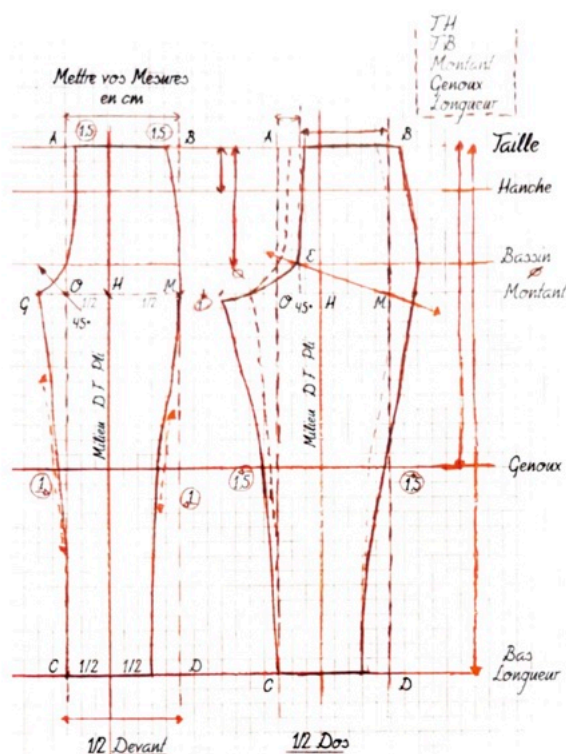
— Mais, attends, coupe une autre participante, toutes ces réquisitions, comment se sont-elles décidées ?

De mai 2018 à décembre 2019, nous avons animé quatre-vingt-six « labo-fiction » en France, en Suisse et en Belgique. Pendant ces ateliers, nous avons pratiqué, avec plus d'un millier de personnes, un grand jeu de rôle dont le but était de dessiner un autre présent. Un présent aussi proche du nôtre que possible... au détail près qu'une révolution anti-autoritaire, mondialisée et victorieuse serait survenue, dix ans plus tôt, donnant naissance aux communes libres et aux régions autonomes de ce que l'on nomme maintenant l'Haraka.

Notre labo-fiction s'appuyait sur *Bâtir Aussi*, un bouquin que nous venions de publier^[1], décrivant des mondes sans États, sans capitalisme, en travail sur les dominations... et qui nous faisaient envie. L'écriture avait débuté en 2011 et c'est à ce moment-là que nous avons décidé de faire fourcher l'Histoire, imaginant que ces élans révolutionnaires en Tunisie, en Égypte, au Maghreb et au Moyen-Orient se répandaient plus loin, jusqu'à gagner toute la planète. Où en serions-nous dix

[1] *Bâtir Aussi*, par les ateliers de l'antémonde, éd. Cambourakis et accessible en ligne sur <https://antemonde.org>

Patron de Pantalon



ans plus tard, alors que ça se stabiliserait, que ça commencerait à aller mieux ? De fil en aiguille, de dynamos en rites funéraires, de lave-linges en assemblées, nous avons tenté de nous représenter les objets et les techniques qui composeraient notre quotidien, d'imaginer où et comment habiter, concrètement. Nos week-ends d'invention, égrenés sur sept années, avaient été d'immenses bouffées d'air au milieu de nos habituelles activités de luttes. Nous avons commencé à trois ce jeu de ficelles, cette co-construction d'imaginaires où nous tirions quelques fils et qui devenaient au gré de nos échanges des figures complexes. Un jeu passionnant, réconfortant et inspirant que d'oser se projeter dans des futurs habitables et joyeux. Ce jeu qui nous avait donné la force pour lutter, qui nous avait fait tellement de bien, forcément, nous ne voulions pas le garder pour nous.

Carder : broser nos idées et commencer à filer

– Moi, c'est Sabine. Dans la vie, j'aime marcher, je me balade tous les jours dans les montagnes autour de chez moi. Je fais des cueillettes, je rends visite aux voisins. J'ai fini par prendre l'habitude d'amener les colis et les lettres, j'suis un peu la postière du hameau. Je n'ai pas l'impression que ce soit devenu mon métier, je ne me force en rien. C'est plutôt ma fonction sociale, la place que je me suis trouvée.

– Et tu faisais quoi dans l'Antémonde ? demande Pierrick, un grand type assis à l'autre bout du cercle, l'air surpris.

– Je faisais du service à la personne, femme de ménage à domicile pour les vieux et plongeuse dans un restau. J'ai gardé la partie qui me plaisait, rendre visite aux gens, prendre des nouvelles et bavarder.

Pierrick reprend avec le même étonnement :

– Comment tu trouves le temps ? Entre mon travail au pôle de recherche, le groupe de dépollution de la rivière, mon cours de portugais et les tâches collectives de mon immeuble, je ne sais pas où donner de la tête ! En comparaison, tu as l'air vraiment de te la couler douce...

Sabine semble amusée et Pierrick pousse un soupir de conclusion :

– Heureusement qu'on a gardé les cinq semaines de congés ! C'était quand même un acquis social de l'Antémonde. J'vous jure, moi sans ça, je ne ferais jamais de pause. Il y a tellement à faire. Sabine lui renvoie sa question :

– Et toi, tu faisais quoi dans l'Antémonde ?

– J'étais ingénieur dans le nucléaire. Au moment du basculement, ça m'a semblé important de rester à Grenoble et de m'investir dans les labos de recherches autour des énergies propres. J'ai énormément contribué à la maintenance du barrage du Chambon.

– Ah oui, tu as une fonction sociale hautement estimée... Sabine ne peut s'empêcher un ton de jugement. Pierrick fait mine d'ignorer la remarque et explique encore :

– Au fond, c'est pareil qu'avant, je n'ai jamais de temps pour moi. Ni pour voir grandir mes deux nièces, ni pour passer plus que quelques soirées par mois avec ma compagne...

– Mais y'a plus personne pour te l'imposer, ce rythme ! Et tu n'as plus d'argent à gagner pour payer ton loyer !

– Faut bien faire tourner la ville et développer nos techniques. Il n'y a plus d'argent mais il y a encore un sens des responsabilités collectives, j'peux pas ne rien faire.

Le ton de Pierrick est amer mais aussi un peu fier. Il se redresse sur sa chaise avec un sourire satisfait. Sabine secoue frénétiquement la tête :

– Je me sens bien mieux depuis que je ne cours plus après l'argent. Je fais ma petite vie, à mon rythme et ça ne veut pas dire que je n'ai pas le sens des responsabilités collectives et que je ne fais rien. Je participe régulièrement aux chantiers de la commune et je file des coups de main à Yvette, une des aînées du village. C'est juste que je vis plus simplement au gré de mes envies.

exclus des cadres de réflexion et de décision. En tant que pratique d'autogestion, les démarches d'éducation populaire ne sont généralement pas mises en place pour elles-mêmes, mais à l'occasion d'autres choses. Car l'action et la lutte ont en elles-mêmes une valeur pédagogique : **agir et avoir une réflexivité sur son action**, cela doit nous permettre de créer une culture et des pratiques politiques, et c'est cela, l'éducation populaire.

Très souvent, les démarches d'éducation populaire menées par les collectifs ne sont pas qualifiées en tant que telles. Les nommer, les penser en tant que pratiques d'éducation populaire, cela permet de les valoriser, de leur donner une réelle place, du temps, et de les évaluer.

Paulo Freire exprime parfaitement la posture d'éducation populaire dans sa phrase « ***Personne n'éduque personne, personne ne s'éduque seul, les Hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde*** ».

La posture d'éducation populaire est une posture d'accompagnement. Il ne s'agit pas de transmettre, et encore moins de convaincre, mais d'**accompagner la production d'une pensée critique, en partant de là où en sont les gens**, et non pas de là où on voudrait qu'ils en arrivent. Les accompagnat-rices d'éducation populaire n'assèment pas des vérités, iels ne disent pas aux gens ce qu'ils devraient penser : ils invitent au questionnement, en se raccrochant au réel et aux vécu des personnes,

On n'émancipe pas autrui : l'éducation populaire n'a rien d'une posture avant-gardiste ou prosélyte, mais une invitation à l'autogestion.

Charte éthique de pédagogie anti-oppressive

<https://pedaradicale.hypotheses.org/2559>

par pedaradicale · Publié 15/06/2019 · Mis à jour 15/06/2019

Auteure: Irène Pereira

Une activité de formation en éthique peut consister à rédiger un “code de déontologie” ou une “charte éthique”, voici à titre d’exemple ce que pourrait être une “charte éthique de pédagogie anti-oppressive”.

Cet ensemble de règles ne constitue pas « un code de déontologie » indiscutable, mais au contraire une base de discussion. Elles invitent à s’interroger sur ce qu’est un agir éthique en pédagogie critique, et plus particulièrement lorsque cet agir éthique est orienté vers une pédagogie anti-oppressive.

1- Le parti pris des « opprimé-e-s »

La première position éthique d’une pédagogie critique est celle d’un parti pris, l’engagement en faveur des « opprimé-e-s ».

Il s’agit d’un choix éthique existentiel. L’histoire met en scène des groupes sociaux aux intérêts antagoniques occupant des positions sociales inégalitaires. Et dans le cadre d’une telle conception de l’histoire, les pédagogues critiques, quelque soit leur position sociale d’origine, font un choix existentiel, celui de considérer que leur action éducative doit être engagée en faveur des opprimé-e-s.

2- Se conscientiser

La conscientisation est pour la ou le pédagogue critique une première exigence éthique personnelle. Elle ou il considère qu’il ne peut essayer de mettre en œuvre une pédagogie émancipatrice sans effectuer un travail de conscientisation personnelle qui est sans fin.

Cette exigence d’auto-conscientisation passe par le respect des savoirs des personnes concernées par les oppressions et les discriminations. Cela passe ainsi par le fait d’écouter les récits des personnes directement concernées par des discriminations et des inégalités sociales.

Mais le processus de conscientisation ne se limite pas à cela. Il consiste à confronter ces discours subjectifs à des recherches en sciences humaines et sociales qui proposent une objectivation statistique de ces réalités.

La dialectique entre les savoirs sociaux subjectifs et les savoirs scientifiques objectifs est nécessaire pour le processus de conscientisation. En effet, pour qu’il y ait conscientisation, il faut qu’il y ait une dialectique critique qui ne peut avoir lieu que par la confrontation entre des savoirs de nature

différente. La confrontation entre des types de savoirs différents permet de construire un esprit critique.

Elle permet aussi de passer de l'expérience subjective émotionnelle qui fait percevoir les oppressions comme des expériences interindividuelles à une conception des oppressions comme des réalités macro-sociales qui structurent la société dans son ensemble. C'est ce que permettent par exemple d'objectiver les études statistiques.

Face à une situation, le ou la pédagogue critique cherche non pas à avoir une lecture individualisante et psychologisante, mais à mettre en lumière les rapports sociaux de pouvoir.

3- Etre un ou une allié-e

Prendre le parti des opprimé-e-s, conduit à adopter une posture d'allié-e vis-à-vis des personnes vivant une oppression.

La notion d'allié-e implique la prise en considération qu'il existe plusieurs rapports sociaux entrecroisés. Ce qui fait que la plupart des personnes sont privilégiées sur certains points, mais aussi opprimées sur d'autres.

Un ou une alliée est une personne qui ne vit pas directement une oppression, mais qui souhaite s'engager dans la lutte contre cette oppression.

Le ou la pédagogue critique voit dans les situations d'incident critique non pas uniquement un problème à résoudre, mais une occasion de développer un travail de conscientisation et de déconstruction collective des rapports sociaux.

4- Ne pas agir sur, mais agir avec, pour développer le pouvoir d'agir des opprimé-e-s

L'allié-e n'adopte pas une position de surplomb où elle ou il agit sur la personne, mais elle agit avec les personnes concernées par les oppressions.

L'éthique de la pédagogie critique implique de refuser une réduction de la relation éducative ou d'enseignement à un rapport de maîtrise technique d'autrui. Etre un ou une pédagogue critique ce n'est pas, avant tout, maîtriser des outils, des techniques ou encore une méthode. C'est avant tout construire une relation éthique avec les apprenants.

Etre attentif et réfléchir aux relations de pouvoir dans la relation d'aide afin de les déconstruire.

Cela suppose de commencer par écouter les personnes les premières concernées et leur vécu sur les oppressions pour connaître leur demande.

Cela implique que les décisions qui sont prises par la suite, le sont avec leur accord.

Cela signifie également que la ou le pédagogue critique cherche à favoriser la capacité d'auto-organisation des personnes.

5- Avoir une approche inclusive

Se demander si son discours, les supports ou les espaces dans lesquels on agit ou que l'on utilise invisibilise, exclu ou encore stéréotypise de manière négative certains groupes.

- faire attention à ce que son discours ne stigmatise pas certains groupes, faire en sorte à ce qu’il visibilise le plus possible la diversité de la société...
- faire en sorte que les affichages ou les supports pédagogiques ne véhiculent pas des stéréotypes négatifs et visibilisent la diversité de la société,
- Eviter que se constitue une répartition inégalitaire dans les espaces ou des espaces qui apparaissent comme peu accueillants pour des personnes appartenant à des groupes socialement discriminés, faire en sorte qu’il n’y ait pas de micro-violences dans ces espaces...
- être attentif à une répartition égalitaire et inclusive de la parole des différent-e-s participant-e-s.

6. Intervenir face à une situation d’oppression

Ne pas laisser passer un propos discriminatoire ou un comportement discriminatoire.

L’allié-e a conscience que parfois pour les personnes directement concernées, il peut être compliqué d’intervenir directement par elles-mêmes. L’alliée peut avoir une position de soutien ou intervenir, avec si possible son accord, si la personne concernée n’est pas en mesure de le faire elle-même.

7. L’efficacité ne peut pas prendre le pas sur le respect de dignité de la personne humaine

La lutte contre les oppressions découle de la reconnaissance d’une égale dignité de chaque être humain. De ce fait, la recherche d’efficacité dans l’action ne peut pas prendre le pas sur le respect de la dignité de la personne humaine, en particulier de celle des opprimé-e-s.

8. Développer une prudence face aux dilemmes de la pratique

La lutte contre les oppressions et les discriminations s’appuie sur des principes généraux, mais la situation pratique nous oblige à réfléchir au cas par cas à ce qui doit primer dans une situation déterminée.

La prudence désigne la vertu par laquelle on est amené à réfléchir et à agir de manière à déterminer quelle est la règle d’action éthique qui doit être utilisée dans un cas particulier. Le ou la pédagogue critique ne peut pas agir mécaniquement, mais est attachée à la réflexion éthique face aux dilemmes que posent la pratique.

9. La cohérence

La cohérence consiste dans une recherche d’adéquation entre le discours et la pratique. Le ou la pédagogue critique cherche à mettre en œuvre un principe de cohérence.

10. L’éthique et les conditions matérielles

Les pédagogues critiques ont conscience que leur agir éthique est souvent contraint par les conditions sociales matérielles. C’est pourquoi les pédagogues critique considèrent qu’il est nécessaire de lutter pour des conditions de travail décentes afin de pouvoir parvenir à une plus grande cohérence entre les principes éthiques et l’agir réel.

Écrire : oublier la voix...

Édouard Glissant

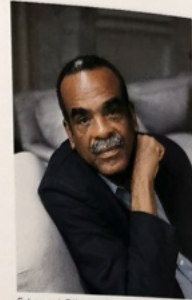
*Écrire : oublier la voix, mais
pour la surprendre aussitôt dans
les trames de cette chose posée en
page.*

*La mesure rythmée de la main
aide à profiter des richesses de l'ora-
lité : l'éclat circulaire des tons,
l'accumulation des rythmes, la répétition
lancinante, les ruptures. Et les bienheu-
reuses ratures, qui ouvrent sur tant de
trouvailles.*

*Ne pas taper sur les doigts, ni du doigt
sur la machine. Engager la main à fré-
quenter la profection d'une éclatante
louange.*

*Écrire : mener la langue vers où
elle nous mène, un langage qui la confir-
me et bientôt outrepassse ses lois.*

Édouard Glissant



Édouard Glissant, 1993
Photographie de J. Sassi

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

BEAUVAIS Clémentine, *Écrire comme une abeille*, Paris, éditions Gallimard Jeunesse, 2023

BING Elisabeth, *...et je nageai jusqu'à la page (vers un atelier d'écriture)*, Paris, éditions Des femmes, 1976

BONIFACE Claire, *Les ateliers d'écriture*, Paris, éditions Retz, 1992

CARABEDIAN Alice, *Utopie radicale : par delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*, Paris, éditions du Seuil, 2022

DAWSON Nicholas et GARNEAU Marie-Claude, *Savoir les marges. Écritures politiques en recherche-crédation*, Gatineau (Québec), Editions du Remue-ménage, 2022

FAYOLLE Azélie, *Des femmes et du style : pour un féminisme gaze*, éditions Divergences, 2023

FOUCAULT Michel, *Le corps utopique, Les Hétérotopies*, éditions Lignes, 2009

HADDAD Hubert, *Théorie de l'espoir, à propos des ateliers d'écriture*, Reims, éditions Bernard Dumerchez, 2000

KROEBER LE GUIN Ursula, *Danser au bord du monde : paroles, femmes, territoires*, Paris, éditions de l'Éclat, 2020

LOMBÉ Lisette, *Brûler, brûler, brûler*, Paris, éditions l'Iconoclaste, 2020

LOU-NONY Virginie, *Ce qui ne peut se dire : l'atelier d'écriture à l'épreuve du silence*, Paris, éditions Actes Sud, 2014

MACÉ Marielle, *Nos cabanes*, Paris, Éditions Verdier, 2019

NEUMAYER Michel, *Créer en Éducation nouvelle, Savoirs, imaginaire, liens au cœur des ateliers d'écriture et de lecture*, Lyon, éditions Chronique Sociale, 2018

WITTIG Monique, *Les Guérillères*, Paris, éditions de Minuit, 1969

ARTICLES

CAUSSE Michèle, « Pour en finir avec l'androlecte », Communication au séminaire de Nicole-Claude Mathieu, MSSH, Collège de France, Paris, décembre 1998

PENICAUT Marie, « Bricoler le monde depuis les marges : désordre épistémologique, genre et utopies concrètes », in *Esthétiques du désordre : vers une autre pensée de l'utopie*, dirigé par Aurore Turbiau, Paris, Le Cavalier Bleu, 2022, p.65-77

RESSOURCES EN LIGNE

CABIAINEAU Mathilde, « Éducation populaire et résistance : définition et château de sable. », in *Espaces réflexifs, situés, diffractés et enchevêtrés*. Consulté le 21 Décembre 2023, <https://doi.org/10.58079/tjmh>

CHARCOSSET Amélie, « L'atelier d'écriture n'est pas une baguette magique », in *Espaces réflexifs, situés, diffractés et enchevêtrés*. Consulté le 16 Janvier 2024, <https://doi.org/10.58079/tjmn>

DORLIN Elsa, entretien par Gisèle Vienne, podcast par Cécile Chaignot au Centre National de la Danse, 2021-2023, <https://soundcloud.com/centrenationaldeladanse/entretien-avec-elsa-dorlin-par?in=centrenationaldeladanse/sets/podcast-entretien-avec-elsa-dorlin-par-gisele-vienne>

HUSSON Anne-Charlotte, « Éthique langagière féministe et travail du *care* dans le discours. La pratique du *trigger warning* », *Langage et société*, 2017/1 (N° 159), p. 41-61, <https://www-cairn-info.bibdocs.u-cergy.fr/revue-langage-et-societe-2017-1-page-41.htm>

PIERRON Jean-Philippe, « Gaston Bachelard ou l'art de dorer les gaufres », <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/les-chemins-de-la-philosophie-emission-du-mercredi-15-septembre-2021-2616867>